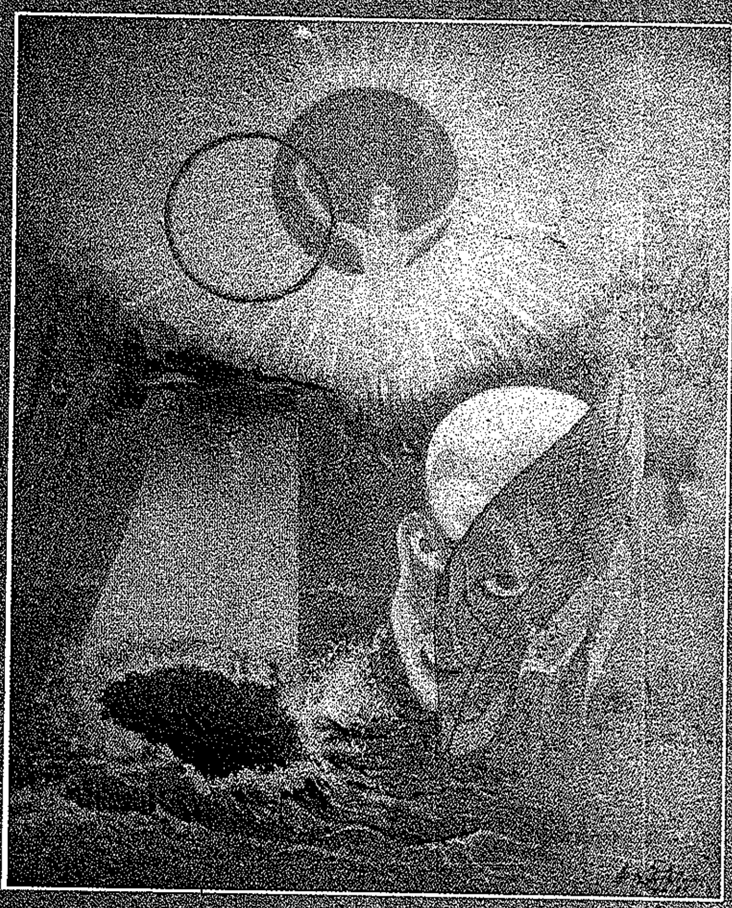
L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle

Revue L'Initiation n° 3/2006 juillet - août - septembre Trimestriel : 8 €



« Il était une fois des milliards d'années », Nicolas de Haller

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse



« Il était une fois des milliards d'années », Nicolas de Haller

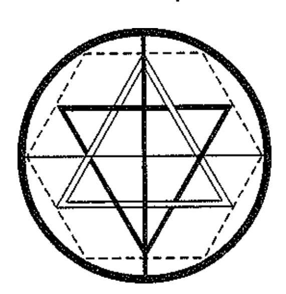
L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 Colombes
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Aude Ben-Moha
& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :
Jacqueline Encausse†
Administrateur : Annie Boisset
Rédacteurs adjoints : Mehiel,
M.-F. Turpaud & Marc Bariteau†

Conception graphique :
Aude Ben-Moha



L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles
Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 1009 G 85504 du 7/10/04. N° ISSN 1140-8596.
Imprimerie Arts Print - 92, rue Sartoris - 92250 La Garenne-Colombes. Dépôt légal n° 10408 - septembre 2006.

Sommaire du n° 3/2006



L'univers serait vieux de plusieurs milliards d'années, c'est-à-dire que son commencement, son alpha, se perdrait dans l'infinité des temps, ce que notre cerveau a bien du mal à concevoir. D'autant plus que le genre humain auquel nous appartenons est arrivé très récemment dans cet univers. Les humains sont très fiers d'être des humains et assoient leur fierté sur les facultés intellectuelles qu'ils ont évoluées au cours des temps.

Prenant conscience de ces facultés, les humains ont décrété que celles-ci étaient supérieures à toutes celles inhérentes aux autres règnes. Or, nous savons à présent que la cérébralité dont nous sommes justement si fiers n'a pu se développer qu'au détriment d'autres facultés que nous qualifions arbitrairement d'inférieures. Un exemple : alors que pour nous garder des séismes et autres tsunamis, nous attendons béatement les recommandations des spécialistes qui arrivent généralement trop tard, les animaux se sont déjà prudemment enfuis. Ceci pour regretter que la cérébralité à laquelle nous tenons tant et que nous plaçons au-dessus de toutes autres qualités nous prive de ce sens instinctif et prémonitoire que certains qualifient de sixième, alors qu'il est peut-être le premier eu égard à son antériorité.

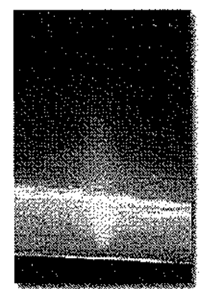
Au-delà de la cérébralité, l'humain est doté de l'aspiration spirituelle qui le conduit à rechercher un dialogue avec une entité supérieure dont il ne connaît ni la nature, ni la forme. Il n'a pu qu'échafauder un certain nombre d'hypothèses, cherchant Dieu en des lieux lointains, invisibles et paradisiaques. Combien d'entre nous ont pris un jour conscience que Dieu est en nous, en chacun de nous, dans ce jardin secret qu'il nous faut garder jalousement et où nous nous retirons silencieusement à l'abri des meurtrissures de la vie et des épreuves qui sont notre lot quotidien ?

Mais Dieu est aussi dans chaque atome, dans chaque photon, dans chaque vibration, dans chaque souffle qui résonnent et se répondent dans l'immense univers.

Pris entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, l'humain éprouve très souvent au sein de la nature un sentiment de solitude. Il sent bien qu'à l'échelle du temps universel son existence ne représente qu'un instant fugitif. L'humanité se partage de manière ô combien inégale en deux camps : dans l'un, le plus peuplé, l'humain se prend pour le centre du monde et organise sa courte vie comme s'il était immortel ; dans l'autre, quasi désertique, il connaît la vanité de la vie terrestre, il se sait mortel mais éternel. Paradoxe apparent, mais seulement apparent.

Face à l'univers qui nous écrase, le sage ancre volontairement son âme dans l'infini, hors de l'espace et hors du temps. Sans renoncer à la cérébralité, cet outil du « savoir », il cultive « l'intelligence du cœur » qui conduit à la « connaissance » et il trouve son bonheur dans le juste équilibre de ces deux instruments comme le préconisent les véritables écoles de sagesse. Alors, en route sur le chemin initiatique, l'humain de désir prend la mesure de ces milliards d'années dans lesquels il se fond.

Yves-Fred Boisset



Par Marc Bariteau [1]

Marc Bariteau nous a quittés le 12 avril 2000. En 2001, sa loge maçonnique avait publié cet article, (avec d'autres), dans une plaquette et c'est en respectueux hommage à sa mémoire que, à notre tour, nous la publions dans ce numéro.

L'apparition de la Lumière constitue une mutation spectaculaire au sein du chaos primitif. La Lumière est née du Verbe et par là même ne fait qu'un avec le Logos, avec le démiurge créateur. *La Lumière est. La lumière est création.* C'est pourquoi toutes les religions révélées y ont vu, quoique exotériquement, le seul moyen d'accès à la connaissance et à la vérité.

Est-il besoin de rappeler ici les paroles du prologue de l'Évangile de Jean :

> « *Ce qui fut en Lui était la Vie,*
> « *et la Vie était la Lumière des hommes,*
> « *et la Lumière luit dans les ténèbres,*
> « *et les ténèbres ne l'ont pas saisie* »,

et, plus loin :

> « *Le Verbe était la Lumière véritable qui éclaire tout homme...* ».

Des ténèbres jaillit ainsi la Lumière nécessaire à l'existence au sens profane aussi bien que spirituel et ésotérique.

Ainsi se dégage dès l'aube de l'humanité une mystique de la vision de la Lumière.

La grande tradition de la philosophie antique aussi bien que celle des religions juive, chrétienne et musulmane prescrivent à l'homme un itinéraire vers la Lumière, symbole suprême de pureté.

Il n'appartient pas d'envisager comment la Lumière devient souvent métaphore et parfois symbole, mais bien plutôt de faire nôtre cette remarque de René Guénon : « *Le rayonnement du soleil spirituel est le véritable cœur du monde* », et nous pourrions ajouter, de l'homme lui-même, inévitablement.

Il est par contre d'un plus grand intérêt d'examiner les liens entre les conditions dans lesquelles la Lumière peut être donnée à l'homme et le rôle que celle-ci peut jouer dans l'élévation spirituelle de celui qui l'a reçue.

Pour éclairer notre propos, reportons-nous, encore une fois, au mythe incontournable de la caverne de Platon.

Platon part du postulat que la réalité du monde nous échappe et que nous ne vivons que dans le monde des apparences. Après bien d'autres, reprenons son récit, mais en nous attachant cette fois non seulement au rôle que doit y jouer la Lumière, mais aux circonstances réunies pour qu'elle puisse jouer son rôle démiurgique.

On connaît l'argument : des hommes sont enchaînés à l'entrée d'une caverne, mais face au fond de cette caverne et tournant de ce fait le dos à un grand feu qui est allumé derrière eux. Entre eux et ce feu, passent des objets qui projettent leurs ombres sur le mur du fond de la caverne. Les hommes, dont on peut supposer qu'ils étaient enchaînés depuis toujours, prennent ces ombres pour des réalités puisqu'ils n'ont jamais rien vu d'autre.

Et Platon note :

> *« C'est là l'image de la condition humaine. L'antre souterrain, c'est le monde visible ; le feu qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil. »*

Remarquons que si Platon reste dans le domaine de la connaissance sensible, une interprétation symbolique du mythe s'impose déjà à l'esprit.

Il est clair, en effet, que la Lumière est liée à la re-naissance de l'homme, aussi bien qu'à une re-lecture du monde non plus au sens profane, mais au sens profond, ésotérique, sacré. La démarche qui préside à cette re-lecture est fondée sur une *authentique conversion aux valeurs d'intériorité, ce que* les maçons appellent l'initiation.

Mais cette conversion, cette nouvelle naissance, ne s'accomplit pas sans difficultés :

> *« Qu'on détache un de ces captifs, qu'on le force sur-le-champ à se lever, à tourner la tête, à marcher, à regarder la lumière : il ne fera tout cela qu'avec des peines infinies. La lumière lui blessera les yeux et l'éblouissement l'empêchera de discerner les objets dont il voyait auparavant les ombres. »*

Autrement dit, le converti, *« con vertere »* (celui qui s'est tourné vers), se trouve dans une situation fort inconfortable : il est amené à douter de ce qu'il voit, tout en ayant quelque difficulté à croire que ce qu'il voyait n'était qu'apparences, tant il est vrai que, pour le commun, les sensations prennent le pas sur la réalité. Notre converti fait ce que la philosophie moderne a appelé *« l'expérience du gouffre »*. Il n'est plus ce qu'il a été, il n'est pas

encore ce qu'il pourra être s'il va jusqu'au bout de la voie tracée. Il est dans *l'intervalle* et c'est une situation dont il convient de sortir d'urgence sous peine de risque « d'a-liénation », c'est-à-dire de cesser d'être ce qu'il a été sans se faire autre. Je dis bien se faire et non pas devenir.

Or, cette marche vers les réalités essentielles n'est pas si simple :

> « *Si maintenant,* nous dit Platon, *on l'enlève de la caverne et qu'on le traîne par un sentier rude et escarpé jusqu'à la clarté du soleil, quel supplice pour lui d'être entraîné de la sorte !* »

L'éblouissement sera tel que l'homme ne pourra pas regarder ces objets que nous appelons les objets du réel.

Deux situations peuvent alors se présenter. Ou bien l'homme entrera en fureur contre celui qui a tenté de l'arracher à sa quiétude première et cherchera à retourner vers le royaume des ombres et des apparences, si facile à vivre.

Ou bien, courageusement, il fera face et aura la volonté d'attendre le temps nécessaire à l'accoutumance à cette situation nouvelle. Alors, il lui sera peu à peu aisé de voir les ombres, puis les images des hommes, les objets peints sur la surface des eaux, puis les objets eux-mêmes dans leur totale réalité, et il se rendra finalement compte que « le soleil est bien la cause de tout ce qui se discernait dans la caverne ».

Ce que Platon ne dit pas mais laisse néanmoins entendre, c'est que, dans la situation profane, exotérique, où il se place, il faut un intervenant pour délier les hommes enchaînés vers les apparences.

Il faudra Socrate pour faire penser les Athéniens, Jésus pour convertir aux valeurs d'intériorité les juifs pris dans le formalisme de leurs rites ancestraux, il faudra Al Hallaj pour essayer d'élever l'islam au-delà de sa torpeur matérialiste. Et remarquons que tous trois sont morts victimes de la fureur de ceux qu'ils ont essayé d'attirer vers la Lumière, parce que ces derniers ont refusé de s'adapter aux clartés nouvelles et leur ont préféré un retour vers la torpeur initiale, vers les ténèbres de l'esprit.

Eh bien, la supériorité du maçon, je dirai presque la chance unique du maçon, c'est qu'il n'a nul besoin de prophète, nul besoin de *guru* pour entrer dans la voie initiatique et progresser vers les valeurs spirituelles. C'est que, pour lui, entre le visible et le réel, existent des éléments médiateurs qui l'acheminent paisiblement de l'un à l'autre et font surgir l'idée.

C'est qu'en effet, la démarche du maçon néophyte n'est pas sans présenter quelques différences avec celle de l'homme de Platon.
La démarche du maçon néophyte n'est, en premier lieu, ni occasionnelle, ni indépendante de sa volonté. L'initiable a senti monter en lui ce besoin d'autre chose, de dépassement de l'expérience commune, d'enrichissement personnel et de réalisation spirituelle qui l'ont amené à souhaiter s'engager dans une voie nouvelle.
Certes, tout comme l'homme de la caverne, l'initié reçoit brusquement la Lumière quand le bandeau lui est ôté des yeux et, lui aussi, est sur l'instant ébloui par cette clarté inattendue et, lui aussi, ressent le besoin de s'accoutumer à cette situation nouvelle dans son impatience à atteindre les cimes où brille la Lumière sacrée.
Mais, vers cela, il sera d'abord aidé par ses frères qui lui apprendront à être patient, qui lui rappelleront qu'il ne vient de faire que ses premiers pas dans la voie initiatique ; il sera aidé par le support des outils et de la symbolique mis à sa disposition, d'abord en tant qu'apprenti, ensuite comme compagnon et, plus tard, au grade sublime de Maître. Face à l'aveuglante Lumière, dans ses efforts pour la dominer et la faire sienne, le maçon n'est ni seul ni sans armes.

L'approfondissement progressif de la symbolique permettra ainsi au maçon de laisser la lumière le pénétrer peu à peu et sans dommage, sans risque d'aveuglement.
N'oublions pas ici le rôle primordial joué par le rite. Il a une puissance opérative, il véhicule, par son rituel, l'énergie contenue dans le symbole ; il est un agent transmetteur de l'initiation.
Tout ce qui constitue ce que nous pouvons appeler les mécanismes positifs propres à conduire vers une accoutumance, j'aimerais mieux dire accommodation, aussi salutaire que nécessaire, nous, maçons, qui refusons une approche du monde purement profane, nous savons que, seule, la connaissance initiatique s'identifie à la connaissance authentique et fondamentale.

> « *Sur le plan méthodologique,* remarque Naudon, *le moyen d'expression, le langage dont use la voie initiatique, ou, mieux, l'ensemble des jalons qui constituent le fiat illuminateur de son ascèse, le symbolisme est l'unique moyen d'échapper à cette activité discursive, à ses concepts, à ces mots où le sujet connaissant n'arrive pas à se distinguer de l'être... Le symbole permet de sortir de ces contradictions. En effet, le symbole*

ouvre déjà à la conscience, par une donnée immédiate, par l'intellectualité pure, le chemin de la vraie vie. »

On voit, pour nous maçons, l'importance de la symbolique.

La parole, le Verbe, le Logos est création de la pensée, du monde en tant que valeur d'intériorité, de l'univers comme création de valeur intérieure à l'homme. La Lumière est donc inséparable du Logos en gestation et en action, la Lumière est le Logos en action. C'est ainsi qu'on trouve, dans le discours d'Hermès, ces paroles qui, je crois, montrent fort bien que le monde est pour le maçon une création de la Lumière qui est en lui :

« L'ouvrier a fait le monde, non de ses mains, mais de sa parole. »

Sans la lumière effective, les mains de l'ouvrier resteront stériles.

Nous, maçons, qui avons tourné le dos à une approche profane du monde, nous sommes finalement conduits à cette situation en apparence paradoxale que la lumière nous vient de l'étude des symboles mais que cette même lumière est nécessaire à la pénétration de leur sens profond.

Il convient donc que la Lumière apporte un plus à elle-même, en se fortifiant et en étant à la fois le sujet et l'objet de sa propre genèse.

Cette dynamique est évidemment peu compatible avec la notion d'accoutumance prise au sens d'habitude, dont on ne voit que trop bien les dangers pour le développement de la vie spirituelle.

Le risque, pour tout maçon, peut exister d'être conduit à une réalisation incomplète, en raison d'une recherche qui resterait superficielle et tirerait satisfaction d'une lecture partielle de la symbolique, ou d'une inclination à se laisser impressionner par le cérémonial lié au rite.

On voit poindre ici le danger d'une démarche qui s'inscrirait trop étroitement dans un processus d'accoutumance : s'accoutumer, c'est se rendre en état de se conformer à la coutume, or la coutume, c'est la façon d'agir établie par l'usage. Comme l'a fort bien fait remarquer René Guénon dans ses *Propos sur le rattachement initiatique* :

« La coutume, c'est la tradition ésotérique devenue habitude exotérique ; n'oublions pas qu'initiation dérive d'initium *et que ce mot signifie proprement entrée et commencement : c'est l'entrée dans une voie qu'il reste à parcourir par la suite ou, encore, le commencement d'une nouvelle existence au cours de laquelle seront développées des possibilités d'un autre ordre que celles auxquelles est étroitement bornée la vie de l'homme ordinaire... »*

Or, dans la mesure où l'accoutumance peut être également définie comme une approche habituelle des symboles, celle-ci peut finir par en affaiblir la richesse profonde.
Rappelons-nous donc que la profondeur de la Lumière en nous sera fonction de la profondeur de l'initiation que nous avons reçue, de notre aptitude à la faire nôtre, de la richesse de notre expérience intérieure, de notre vécu et de notre volonté.
Alors, la Lumière ne faiblira pas en nous, nous ne sombrerons pas dans les semi-ténèbres de l'habitude et de l'accommodement ; la lumière nous permettra, bien au contraire, d'être nous-mêmes un centre de lumière sans cesse renouvelée et enrichie aussi bien, d'ailleurs, dans le monde profane que dans la vie initiatique. Et, quand il nous arrivera d'avoir quelque difficulté à séparer l'ésotérisme de l'exotérisme, ou le sacré du profane, soyons toujours conscients qu'entre le réel et l'invisible existe une suite d'intermédiaires qui nous acheminent de l'un à l'autre et font surgir l'idée que nos outils et nos symboles sont, non plus seulement des *régulæ ad directionem spiritus*.
Rappelons aussi que rien ne sert de posséder un trésor si l'on en ignore la valeur réelle et si l'on est dans l'impossibilité d'en tirer parti.



Éléments de réflexion sur un martiniste oublié : le Dr Octave Béliard (1876-1951)



Par Dominique Dubois

Que fut le parcours de ce cherchant ? De ce personnage assez atypique et répondant de son vivant du prénom et du nom de « Octave Béliard ».

Fort heureusement la revue *L'Initiation* qui fut fondée en 1888, comme nous le savons, par le célèbre Papus, perdure durablement et nous permet encore aujourd'hui de par ses utiles contenus biographiques de nous rafraîchir la mémoire, sinon pour la nouvelle génération de spiritualistes convaincus de découvrir tout simplement quelques noms oubliés qui ont, à leur manière, marqués ou laissés une empreinte dans l'histoire de l'ésotérisme en France. Le Dr Octave Béliard fut, à n'en pas douter, de ceux-là et mérite à cet égard qu'on lui consacre quelques lignes.

Le Dr Octave Béliard est né à Paimboeuf dans le département français de la Loire Atlantique le 12 décembre 1876. Il est décédé à Paris le 24 juin 1951. Son attirance pour l'occultisme et le spiritualisme fut précoce, voire pressante, car dès l'âge de vingt ans, c'est-à-dire en 1896, il reçut l'insigne honneur d'être initié par Papus en personne au « Martinisme ». Il deviendra, en compagnie d'Auguste Chauvet, un de ceux qui animeront fidèlement l'Ordre Martiniste à Nantes, avec la loge « Les Temps nouveaux ».

Très rapidement intégré dans le giron papusien, le Dr Béliard étudie tout ce qui se présente. Les œuvres de Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909) l'attirent, plus particulièrement le système très complexe de ce dernier connu sous le substantif d'Archéomètre.

Ordre de Chevalier du Christ

En 1921 le Dr Béliard émettait sérieusement le désir de créer un Ordre de Chevalier du Christ centré autour du Saint Graal. Ce projet, qui ne vit pas le jour de son vivant, intéressa vivement un autre féru de Saint-Yves d'Alveydre, un certain Auguste-Édouard Chauvet (1863-1946) et auteur en 1946 d'un conséquent ouvrage sur L'ésotérisme de la Genèse, à qui il présentera Léo Gaubert et James Chauvet (1885-1955) –aucun lien de

parenté entre les deux n'est à chercher -tous médecins comme lui ainsi que le poète et hermétiste chrétien Milosz (1877-1939) [1] plus tard.

Le Dr Béliard souhaitait structurer l'Ordre en 78 degrés en référence aux lames du tarot adoptant « l'Hexade archéométrique avec ses correspondances dans tous les plans » [2]. Mais ses trois acolytes se dirigèrent vers une constitution en 6 degrés auxquels un 7e sera ajouté.L'Ordre du Saint Graal comprendra sept grades, dont l'un pratiquement inoccupé et idéal [3]. Les sept grades sont ainsi dénommés : 1er, Familier ou adopté, 2e, Poursuivant, 3e, Prieur, 4e, Écuyer, 5e, Chevalier, 6e, Commandeur, 7e, Grand-Maître ou Roi. Mais il semble que l'affaire, leur grande affaire en resta là.

En 1931, trois personnalités de la mouvance occultiste parisienne que nous connaissons bien et qui ne sont plus depuis « belle lurette » à présenter, à savoir Augustin Chaboseau (1868-1946), Chamuel alias Lucien Mauchel (1867-1936) et Victor-Émile Michelet (1861-1938), fondent l'« Ordre Martiniste Traditionnel » avec la volonté de revenir aux sources originelles et enrôlent Octave Béliard dans le Suprême Conseil. Mais il semble que la Chevalerie du Christ n'avait pas laissé le Dr Béliard s'endormir puisqu'en 1932 une correspondance entre celui-ci et A.E. Chauvet signale l'activité du premier au sein de son « bailliage ».

Après la deuxième guerre mondiale, il avait gardé tant de respect pour le martinisme et de goût non pas certes pour de vains honneurs, mais pour l'instruction fraternelle, qu'il ne dédaigna pas de tenir le maillet dans la première loge reconstituée de l'Ordre martiniste traditionnel. Faut-il vraiment préciser qu'on était allé le chercher ?

---

[1] *Sur Oscar Vladislas de Lubics-Milosz, voir l'ouvrage de référence et incontournable d'Alexandra Charbonnier, Milosz l'étoile au front, Dervy, Paris, 1993.*

[2] Le Graal en compagnie au XIXe siècle, *Robert Amadou, in « La Queste du Saint Graal », James Chauvet, p. 87, Cariscript, Paris, 1987. Mes remerciements à la « Librairie du Grand Chêne » pour m'avoir avec désintéressement signalé la source.*

[3] Op. cit., *p. 89*

[4] *Témoignage de Robert Amadou, voir note ci-dessus.*

[5] *Comme l'affirmait à juste raison Raymonde Gilant :* « Toutes les Traditions s'originent en la

« À plusieurs des réunions, je participais et le savoir point fou du tout d'Octave Béliard, plein d'autorité, trouvait, je l'atteste, à s'appliquer au mieux, dans la charité [4] .»

LA MISE EN GARDE DU DR BÉLIARD

Àa lecture du témoignage oculaire de Robert Amadou (1924-2006), cité ci-dessus, on peut aisément comprendre que le Dr Béliard avait donc bien saisi l'authenticité d'une spiritualité vivante, celle qui est salvatrice pour l'âme et qui consiste, pour se rendre réceptif à une dynamique divine, à mettre en pratique dans la vie de tous les jours les préceptes immémoriaux préconisés dans les diverses traditions occidentales et orientales [5]. Il s'était essayé sans nul doute à l'occultisme et connaissait les dangers et les méandres que pouvaient drainer certaines pratiques pas toujours sécurisantes pour l'apprenti sorcier qui se jette à corps perdu dans le monde invisible. Le Dr Béliard qui avait étudié l'une des branches de l'occultisme, notamment le magnétisme ou le mesmérisme et le spiritisme -d'ailleurs il fut membre (après le décès de Papus en 1916) avec Michelet et Alta d'une Association des Études spirites [6] -- mettait fortement en garde certaines dérives dangereuses et considérait sans concession et irréversiblement que les médiums étaient des individus psychiquement monstrueux [7]. Dans son ouvrage justement intitulé *Magnétisme et Spiritisme* et qui avait vu le jour en 1933, le Dr Béliard était sur ce sujet on ne peut plus clair :

« Dans ce Monde invisible (le monde astral), le visible est baigné comme une éponge dans l'eau. Il sert de séjour ou de lieu de transit à une population extrêmement variée. Des entités sublimes venues du Plan Divin y transportent des messages et des influences bénéfiques ou s'y involuent (sic) pour s'incarner ; des êtres désincarnés y évoluent vers le plan divin, y accomplissant des stages de purification ou sont condamnés à y errer sans fin ; la démo-

Réalité Suprême et ne forment, en dernière analyse qu'une : la Tradition Universelle ». *Voir son excellent ouvrage, encore trop peu connu,* L'Oraison des Pères du désert à l'homme moderne, *Lierre & Coudrier Editeurs, 1988.*

[6] *Marie-Sophie André & Christophe Beaufils in* Papus biographie, *p. 338, Berg International Éditeurs, Paris, 1995.*

[7] *Dr Octave Béliard in* Magnétisme et Spiritisme, *p. 154, Bibliothèque des Merveilles, Librairie Hachette, 1933.*

[8] Op. cit., *pp. 8-9.*

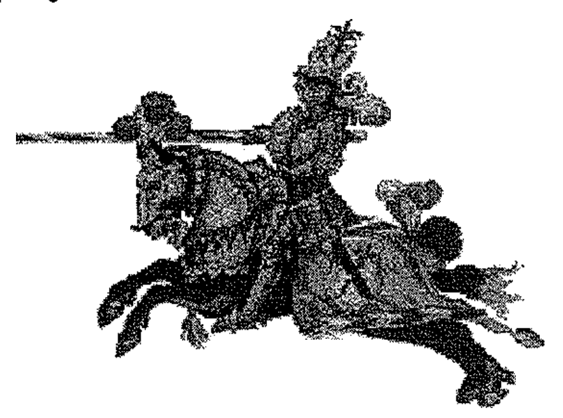
nialité malfaisante y rôde éternellement, quoerens quem devoret. *Là encore demeurent les forces de la nature, ou élémentals, qui sont encore des êtres vivants.*

« Et tout ce qui va naître à la réalité et tout ce qui est ébauche et tout ce qui est manqué, depuis l'œuvre qu'on a rêvée et que l'on n'a pas faite, jusqu'à l'embryon avorté, y grouillent comme autant de larves en quelque sorte animales, difformes et puériles, impatientes d'entrer en un corps et dont l'aveugle impétuosité peut être dirigée indifféremment vers le bien et le mal [6]*.»*

LE SCIENTIFIQUE SPIRITUALISTE

Le passage écrit et cité ci-dessus du Dr Béliard est fort instructif. Avec ce que l'on sait de ce dernier, nous pouvons déjà déduire et certifier que le Dr Béliard ne se contentait pas uniquement d'aborder l'occulte dans une démarche scientifique, à l'instar d'un Charles Richet (1850-1935) ou d'une mouvance « Métapsychique », mais de donner à la lumière de ses connaissances occultes, voire ésotériques, des réflexions et des réponses complémentaires. Àce titre, le Dr Béliard fit œuvre utile. Le Dr Octave Béliard mériterait sans aucun doute possible une grande biographie !!!

Signalons aussi que le Dr Octave Béliard écrivit avec la collaboration du Dr Gaubert une brochure intitulée « *Le Périple. Étude très générale des réalisations de l'occultisme* » et fut par ailleurs membre de la « Société d'Égyptologie ».





Par Jean-William Varlot

Dans les domaines du religieux comme dans celui de l'entraide humanitaire, les mots charité, compassion, solidarité, fraternité sont souvent cités. Mais, le sens, souvent, en diffère selon les appartenances religieuses, philosophiques, voire politiques.

La charité chrétienne, acte d'amour par excellence, est-elle dépendante de nos dispositions affectives envers notre prochain ? La compassion bouddhique n'est-elle que pitié attendrissante face à la douleur d'autrui ? Telles sont les interrogations auxquelles ces quelques pages tenteront de répondre en s'inspirant tant de textes cités en référence que de notre propre expérience et de notre compréhension à la fois du christianisme et du bouddhisme.

Nous ne traiterons point de termes « solidarité » et « fraternité » qui sont des valeurs authentiquement républicaines et démocratiques inspirées de valeurs chrétiennes quelque peu sécularisées mais très présentes dans la « Déclaration Universelle des Droits de l'Homme ».

CHARITÉ CHRÉTIENNE

Sources scripturaires

Au sens théologique, la « charité » est, par essence, l'Amour de Dieu qui nous motive et nous dispose à aider et à secourir notre prochain, quelle que soit la méfiance ou la sympathie qu'il nous inspire ou nous exprime.

Deux textes, l'un de Jésus, l'autre de Paul, présentent la meilleure description de cette valeur sociale et spirituelle qu'est la charité chrétienne.

Luc 10,29-37 : Jésus interrogé par un légiste soucieux de savoir comment acquérir la vie éternelle reçoit deux réponses. Tout d'abord, une citation que lit ce légiste :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même. »

Puis, il cite l'exemple d'un bon Samaritain qui se porte au secours d'un pauvre homme agressé par des bandits et qui l'ont laissé à demi-mort dans la rue. Un religieux de passage vit la scène et changea de trottoir. Le Samaritain touché de compassion soigna la victime, la transporta chez un aubergiste et prit en charge tous les frais de séjour. Cette anecdote permit à Jésus de faire comprendre au légiste ce qu'est le prochain.

Deux remarques s'imposent ici :

Tout d'abord, le Samaritain fut touché de compassion, ému par la souffrance de ce pauvre homme. Ainsi motivé, il put ensuite prendre une décision de sa volonté d'intervenir non seulement en soignant la victime mais aussi en la transportant en lieu sûr.

Autre citation dans l'Évangile de Mathieu (Mat 25, 34-36) : Jésus, préfigurant les assises du Jugement dernier, est ici symbolisé par un roi qui accueille dans son royaume ses serviteurs qui, au cours de leur existence, ont fait preuve de charité et de miséricorde : « *Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été sans gîte et vous m'avez recueilli ; nu, vous m'avez vêtu ; malade, vous m'avez visité ; en prison, vous êtes venu me voir.* »

Ici, on comprend que la charité est d'abord « action en vue d'aider le prochain » affecté, sinon traumatisé, par les malheurs de la vie.

Enfin, dernière citation admirable de la première épître de saint Jean (Jean, 4,7-8) :

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres car l'Amour vient de Dieu et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu. Qui n'aime pas n'a pas découvert Dieu puisque Dieu est amour. »

Cette vertu théologale qu'est la charité est célébrée magnifiquement par l'apôtre Paul dans la première épître aux Corinthiens (Cor 13,1-8) dont voici

quelques extraits significatifs :

« *Quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien...* » « *La charité est longanime, la charité est serviable. Elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas. Elle ne fait rien d'inconvenant. Elle ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, supporte tout. La charité ne passe jamais.* »

Dans ce texte admirable, Paul nous décrit les dispositions intérieures d'ordre psychologique de toute personne qui agit sincèrement par charité. On remarquera ici que les qualités spirituelles du chrétien charitable du fond de son cœur sont très voisines de celles que l'on relève chez les moines bouddhistes : calme, patience, équanimité.

2.2 - Citations d'auteurs anciens et contemporains

Pour Maître Eckhart (13e siècle) : « *Le siège de l'amour est uniquement dans la volonté. Celui qui a le plus de volonté a plus d'amour* » (in « Les Traités, instructions spirituelles »).

Pour Varillon (jésuite, 1970) : « *Ce n'est pas la pitié qui fait l'essence de la charité* » (un chrétien devant les grandes religions du monde).

Pour Michel Quoist : « *Aimer n'est pas une démarche instinctive, c'est la décision consciente de ta volonté d'aller vers les autres et de se donner à eux* » (in « Réussir »).

2.3 - Conclusion

Les idées exprimées dans les citations précédentes nous aident à comprendre que la charité n'est pas une vertu permanente et spontanée chez la majorité des chrétiens et, en général, des hommes. Elle fait appel à trois ou quatre qualités pour que notre intervention pour aider notre prochain soit vraiment efficace.

• lucidité résultant d'une bonne prise de conscience de la situation et de ses causes ;
• volonté réelle d'aider et d'agir ;
• prudence pédagogique, certaines expériences douloureuses toutefois supportables étant parfois nécessaires. Il faut intervenir à bon escient pour *que notre aide soit non seulement acceptée mais aussi éducative.*

Une charité spontanée et naturelle serait souhaitable et préférable à la charité produite épisodiquement par nos actes de volonté selon les circonstances rencontrées. Chez les grands saints tels que saint François d'Assise, saint Vincent de Paul, la disposition à la charité était permanente comme chez mère Teresa (béatifiée). Cet amour en action provient de Dieu et du Christ, selon la doctrine chrétienne. Ces saintes personnes parvenues ainsi à « l'amour-agapé » ou « amour de charité » ont en général dû traverser de grandes épreuves et pratiquer de sévères austérités et exercices spirituels avant de parvenir à un grand degré de pureté pour faciliter l'irruption permanente de la Grâce sanctifiante. D'autres sont nées sur terre avec de grandes dispositions de force et de cœur, tels saint Séraphin de Sarov ou Silouane (moines orthodoxes).

Il est intéressant de s'interroger pour déterminer si la charité comprise comme une décision volontaire d'aider le prochain est réservée aux seuls chrétiens. Nous ne le pensons pas. Des personnes athées, peu égoïstes, ont durant la guerre témoigné d'authentiques actes de charité pour sauver des juifs. Les chrétiens et les théologiens affirment que cette vertu non mentionnée dans l'Ancien Testament est une création originale de Jésus et de saint Paul. Sa source est divine. C'est la grâce du Christ qui soutient et renforce nos actes de charité. Nous n'en sommes que l'instrument ! Il est vrai que l'importance et le succès des missions caritatives des églises chrétiennes de par le monde tendent à prouver l'origine divine de cet amour fraternel tout comme la vie des grands saints si pleine de vertus étonnantes.

On observera aussi que, dans notre monde moderne efficace et souvent égoïste, au demeurant peu enclin à secourir les faibles et les petits, on parle de plus en plus de valeurs telles l'écoute, la solidarité, la tolérance et, surtout, l'acceptation des différences raciales, culturelles, économiques. Il semble que, d'ici quelques décennies, la vertu de charité pratiquée par les

vrais chrétiens devienne peu à peu une vertu populaire, courante et souhaitable pour tout homme civilisé, quelle que soit sa religion ou son appartenance culturelle. On en voit déjà les prémices dans la vogue actuelle de l'humanitaire très médiatisée ainsi que de l'éthique, même au service des entreprises.

Rappelons que le grand théologien contemporain Karl Rahner (s.j.) a montré que tout homme athée ou non subissait l'appel de la transcendance vers un pôle d'être, source première et divine de tout amour humain. Partant de cette conviction certes appuyée sur la foi chrétienne, il pensait que tout homme, qu'il soit athée, matérialiste ou agnostique, se sentira un jour ou l'autre attiré et inspiré par une force mystérieuse dont l'action est spiritualisante (Teilhard de Chardin le pensait aussi). C'est, selon lui, l'action de l'Esprit-Saint qui toucherait les chrétiens dits anonymes, c'est-à-dire tous les hommes de cette terre. À défaut de les disposer à une attitude véritable et permanente de charité, l'action universelle et bienfaisante de la « source divine d'amour » a des chances d'inciter de plus en plus nos contemporains à des actes de plus en plus fréquents de compassion et de solidarité humanitaire malgré l'obscurité et l'égoïsme provoqué par le matérialisme pesant de la société actuelle de consommation qui endort les consciences.

LA COMPASSION BOUDDHIQUE

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Notre réflexion sur le sens de la compassion s'est inspirée de deux articles de la presse religieuse d'une grande qualité. Leurs auteurs se sont efforcés de distinguer, d'une part, la compassion de la charité chrétienne et, d'autre part, les nuances et différences existantes entre la compassion au sens occidental et la « karuna » ou compassion bouddhique. Citons ces articles :

• « Très douce compassion », étude de six pages publiée par la revue *Les Études* (décembre 1997), sous la plume de Geneviève Hébert, professeur de philosophie à l'Institut catholique de Paris ;

• « Charité ou compassion », article de deux pages de la revue *Actualité reli-*

gieuse (décembre 1997), sous la signature de Jean-Paul Ribes, journaliste.

L'étude de Geneviève Hébert affirme une différence fondamentale entre la *charité chrétienne qui vient de Dieu et dont l'instrument réel* est la volonté humaine et la compassion qui est d'ordre émotionnel. La misère et la souffrance d'autrui nous émeuvent et nous portent à l'écouter et à l'aider. Citons quelques phrases-types :

« *Cependant, la compassion est ce que l'humanité sait faire de mieux quand elle est capable de fraternelle tendresse.* »

« *C'est que la compassion est ambiguë, toujours menacée par le narcissisme égocentrique de l'émotion.* »

Le christianisme avec saint Paul parle du terme « Agapé » qui est la plus haute expression de l'amour évangélique. Geneviève Hébert écrit à ce sujet : « *Il dépend plus de la volonté que du cœur et que l'on peut s'imposer, alors que l'on ne l'éprouve pas spontanément ou de façon sensible.* »

« *La loi des affects et des émotions, la loi des sentiments n'est pas la loi de charité* », écrit-elle.

Selon l'auteur, la charité chrétienne est une force spirituelle qui vient uniquement de Dieu et dont l'homme n'est que l'instrument coopératif.

Suit un paragraphe consacré à la critique de la compassion bouddhique, trop chargée d'émotion, selon l'auteur, bien que reconnaissant que cette compassion joue un rôle chez le moine bouddhiste dans le processus intérieur de détachement. La critique la plus sévère se lit dans la phrase suivante : « *Il s'agit d'échapper au monde, non de le transformer, encore moins de le transfigurer.* » Nous ne pouvons être d'accord sur ces deux griefs faits au bouddhisme que nous réfuterons plus loin.

Dans son article, Jean-Paul Ribes s'est efforcé de distinguer la compassion au sens courant qui est d'ordre émotionnel de la compassion bouddhique, fruit du détachement intérieur. L'état d'équanimité qui en résulte se traduit par un intense rayonnement spirituel qu'exprime le moine libéré de l'égoïsme.

Cet amour spontané s'adresse désormais à toutes les créatures souffrantes. Citons quelques phrases-clés :

« *La compassion repose sur la sagesse* » ;
« *La compassion s'appuie sur l'équanimité* » ;
« *La grande compassion est par essence spontanée, fruit de la connaissance par l'esprit de sa propre nature.* »

Dans son livre *Expérience chrétienne et bouddhisme zen*, le père Jacques Breton écrit (page 187) : « *La compassion est la conséquence de l'illumination.* »

Mircea Eliade, le célèbre expert international en science des religions, fait bien le distinguo entre compassion émotionnelle et « karuna », compassion bouddhique (*Encyclopédie des religions*, cf. terme « karuna »). Le grand véhicule, dit du « bouddhisme Mahayana », distingue quatre états psychologiques dans la progression du moine vers l'illumination dont le fruit social est la grande compassion, celle du « Bodhisattva » :

1 – « *maitri* », amour d'amitié – « *philia* », en grec) ;
2 – « *karuna* », compassion ;
3 – « *mudita*, joie emphatique ;
4 – « *upeksa* », équanimité.

La compassion bouddhique – vérités et critiques

Affirmer que la compassion bouddhique est entachée d'émotion et, partant, fragile, car liée aux fluctuations affectives, est une grave erreur doctrinale. Les exercices spirituels qu'enseigne le bouddhisme visent à dissoudre progressivement le noyau psychique de notre égoïsme dit « ego » ou « petit moi » ou « soi ». Ces exercices, telle que la méditation, soit assise (zazen) ou opérative (zen permanent durant toute action), induisent les effets psychologiques suivants :

1) silence mental, l'activité mentale ne sautant plus d'un sujet à un autre sous l'effet pulsatif d'intérêts divers ou de peurs irrationnelles ;

2) état quasi permanent d'attention à notre corps (sensation cénesthésiste) et à notre respiration ;

3) accroissement de notre champ psychologique de conscience (on devient de plus en plus attentif à ce qui nous entoure, aux autres notamment) ;

4) atténuation progressive des émotions, la sensibilité devient plus consciente et moins émotionnelle ;

5) la paix intérieure apparaît de plus en plus paix à la fois mentale et émotionnelle.

Il est important de souligner que cette voie de thérapie spirituelle exige à la base une sévère ascèse morale (le sentier à huit voies) et d'hygiène alimentaire.

Les moines bouddhistes tibétains ou autres sont impressionnants par leur rayonnement spirituel qui s'exprime dans leurs paroles, leurs gestes et leur regard. Ceux qui pratiquent sincèrement et régulièrement les exercices de méditation bouddhique avouent qu'ils ressentent en eux un mieux-être et un changement. C'est aussi le cas des quelques chrétiens qui pratiquent ces exercices sans pour autant s'immerger dans la lourde liturgie du bouddhisme tibétain « Mahayana ». Ils reconnaissent que la pratique spirituelle du bouddhisme facilite leur ouverture à la transcendance grâce à l'écoute intérieure du corps et du cœur de leur être. Nul doute que la foi chrétienne s'en trouve mieux confortée.

On reproche à juste titre, comme Geneviève Hébert, que, pour le bouddhisme *« il s'agit d'échapper au monde, non de le transformer, encore moins de le transfigurer »*. Les bouddhistes et notamment leur leader spirituel, le Dalaï-lama, ne cessent d'affirmer qu'on ne peut transformer le monde sans auparavant modifier les mentalités et les comportements caractériels des hommes. Pour agir sur les autres, il faut en effet se changer soi-même, surtout dans une société peu hiérarchisée, libre et conviviale. La grandeur du christianisme, il est vrai, est d'avoir su créer de très nombreuses missions caritatives de par le monde, animées par de grandes figures de sainteté. La

transformation du monde vers plus de justice, de bien-être, de connaissance, nécessite, selon nous, de porter les efforts et les moyens matériels simultanément sur les six points suivants :

• l'éducation sanitaire, spirituelle et civique ;
• le secours humanitaire et caritatif pour les plus pauvres et les exclus, sans omettre les catastrophes ;
• la gestion honnête et efficace des entreprises et collectivités publiques et, en général, de toute l'économie du pays. On ne peut transformer le monde par les seuls efforts individuels. Il faut encadrer et protéger les hommes par les institutions et les associations. Elles exercent aussi une action éducative ;
• la redistribution équitable des richesses ;
• une politique écologique de protection de la nature ;
• une administration publique ferme et efficace.

CONCLUSION : CHARITÉ CHRÉTIENNE OU COMPASSION BOUDDHIQUE

Les églises chrétiennes et, en particulier, celle de Rome, se sont attelées à une tâche gigantesque : la conversion de tous les hommes au Christ et, partant, la transformation du monde par l'action sociale et missionnaire. Elles proposent une voie du bonheur axée principalement sur la pratique des commandements moraux, l'assistance de la Grâce divine, le partage fraternel et, surtout, la pratique de la charité. Comme l'ont montré Geneviève Hébert et Michel Quoist en son temps, l'acte de charité est un acte lucide et volontaire d'aider notre prochain avec l'assistance de l'Esprit Saint et de la communauté ecclésiale, ne l'oublions pas.

Au contraire du bouddhisme, l'Église n'a pas voulu donner la priorité à la transformation des comportements. Elle demande au chrétien d'entretenir sa foi, de respecter les commandements moraux et de pratiquer la charité, tout en participant à la vie de la paroisse. Ceux qui veulent enrichir leur vie spirituelle tout en se donnant au Christ doivent s'isoler dans la vie monastique, partir en mission à l'étranger ou s'investir dans la vie sacerdotale, quitte à sacrifier une vocation à la vie familiale pour les prêtres romains notamment. Quel est le résultat de cette stratégie de nos jours ? Nous observons, hélas :

• une diminution de la fréquentation des offices, du nombre de baptêmes et de mariages religieux sous l'effet du matérialisme de la société de consommation qui étouffe l'ouverture à la vie spirituelle ;

• de nombres chrétiens, pratiquants réguliers, se comportent souvent mal, avec égoïsme dans la vie sociale et professionnelle. La susceptibilité, l'avarice, la cupidité, le manque d'humilité se remarquent de plus en plus chez les chrétiens. Les attitudes d'humilité, d'écoute, de douceur fraternelle sont de plus en plus rares. N'avons-nous pas observé dans les paroisses la concurrence pour obtenir la présidence de telle ou telle congrégation ou mouvement et les honneurs qui en découlent ? A-t-on oublié qu'un chef responsable d'une association religieuse doit se montrer à la fois humble, efficace, généreux et convivial ? Il y a fort à craindre que, de nos jours, les vrais chrétiens représentent moins de dix pour cent des baptisés ;

• un manque inquiétant de prêtres ;

• par contre, on observe une meilleure participation des chrétiens à la vie de la paroisse pour seconder leurs prêtres ;

• autre fait positif : la vogue des missions humanitaires et un meilleur accueil des étrangers. La tolérance, vertu cardinale du bouddhisme, favorise aussi l'acceptation du pluralisme culturel et religieux. L'Église de Rome ne peut plus prétendre qu'elle est la seule détentrice de la vérité dans sa totalité.

À l'heure actuelle, on observe en France un accroissement considérable des ventes de livres de spiritualité. De nombreuses personnes, et les jeunes en majorité, ne se satisfont plus des explications avancées dans l'officiel catéchisme de l'église catholique romaine pour connaître le sens de la vie et les raisons de leur souffrance et de leur mal-être. Des philosophes contemporains, comme Luc Ferry, A. Comte-Sponville, Jean-François Revel, exposent des idées novatrices qui éclairent nos destinées et le mystère de nos vies. Citons *Le moine et le philosophe* de Jean-François Revel et M. Ricard.

Il n'y a pas à choisir entre charité chrétienne et compassion bouddhique. En effet, on peut espérer que la pratique régulière d'attitudes et d'actions charitables transforme peu à peu le chrétien. Le fait de se tourner vers autrui

et de l'aider provoque en notre for intérieur un décentrement psychologique et une atténuation de notre égocentrisme. Peu à peu, naîtra en lui le véritable amour pour devenir spontané et mériter le nom « Agapé », selon l'expression de saint Paul.

La voie bouddhique est en réalité une voie directe et efficace de désappropriation de soi-même, comme, en son temps, l'exprimait si bien Maître Eckart, le grand mystique rhénan. Un moine chrétien ou bouddhiste parvenu au profond détachement et au silence intérieur fera preuve, l'un comme l'autre, de la même écoute du prochain, de la même disposition spontanée à servir le prochain et, enfin, de la même sérénité souriante irradiée par leur visage et leur regard. La particularité de la voie bouddhique est qu'elle est surtout une voie de la connaissance expérimentale et vraie de la psychologie humaine et de ses travers.

Il semble que les églises chrétiennes et, en particulier, l'Église romaine, doivent rénover totalement leur pédagogie spirituelle des adultes, en intégrant dans leur enseignement l'expérience spirituelle des autres religions qui aura été reconnue valable et efficace. Cela est urgent si on veut limiter la progression inquiétante des sectes qui déforment souvent le message de l'Asie spirituelle. La pratique du yoga ou des méditations du bouddhisme « zen » par un chrétien ne peut que faciliter son ouverture à la grâce sanctifiante et au prochain, grâce à la sérénité et à la paix intérieure ainsi acquises et induite par l'esprit et les exercices. Rappelons à ce propos les excellents livres écrits par les pères Rerolle et Breton, tous deux prêtres catholiques à Paris, promoteurs de l'enseignement du bouddhisme « zen » pour les exercices de méditation.

Le principal reproche qu'on est en droit de faire au bouddhisme, tel qu'il est enseigné en Occident, est qu'il est une voie très élitiste, exigeant une très forte volonté au départ. Il s'appuie sur une culture très différente de la nôtre. Mais, on doit aussi reconnaître que bien qu'athée et négateur de la personne illusoire – que nous confondons souvent avec la vraie personne singulière, dépositaire de nos qualités particulières d'être – le bouddhisme offre un authentique accès à la vie spirituelle. Nous entendons par vie spirituelle une vie qui développe en pleine conscience chez tout homme quatre vertus cardinales, à savoir la maîtrise intérieure des passions et de la santé, la connaissance intuitive, la charité spontanée, la sensibilité au Beau artistique.

Cette étape réalisée dans le cadre de spiritualités religieuses ou laïques, le christianisme pourrait nous conduire plus loin en nous associant au Christ pour ceux qui en éprouveraient le besoin et l'attrait. Alors, nous recevons la plénitude de la joie divine, pas celle causée par des facteurs extérieurs aléatoires.

En définitive, l'essentiel n'est-il pas d'abord d'humaniser les hommes d'aujourd'hui avant de les diviniser ? Encore faudra-t-il déterminer ce qu'est un être humain normal. Ne devons-nous pas reconnaître et admettre que nos comportements courants observés en nous-mêmes, dans nos familles, dans la rue, dans notre voiture et au travail sont loin d'être normaux ? Serions-nous, dans nos sociétés de consommation, des êtres sous-développés ? La crise économique mondiale qui surgit à grands pas risque bien de conforter cette thèse.

Pensée de Monsieur Philippe

« Dieu n'a pas voulu, quelles que soient nos recherches, que nous trouvions tout ce que nous voudrions savoir, parce que tout n'est pas à notre portée et, s'il y a des personnes qui se croient dans l'avancement parce qu'elles ont certaines communications d'autres êtres, elles se trompent. L'orgueil les empêche d'avancer et aussi le manque de charité, car, sans la charité, même avec la foi, pas de salut. »

Pensée de Louis-Claude de Saint-Martin

Dans le monde, comment aurait-on le temps d'avoir des idées ; on n' y a pas même le temps d'avoir des passions.

Comment serions-nous donc séparés de la vie ? Tout est vivant. Comment aurions-nous de l'inimitié pour les hommes ? Nous sommes tous assis à la même table, et nous buvons tous dans la coupe de la fraternité.

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française



Par Denise Bonhomme

Considérée dans son ensemble, l'allégorie est une communauté d'êtres humains fictifs qui évoquent certaines généralisations et personnifient certaines réalités.

On sait par exemple que les drapeaux du Royaume-Uni, des États-Unis et de la France sont des symboles de leurs nations respectives, tandis que John Bull, l'Oncle Sam et la Marianne républicaine sont des allégories ; figures humaines – symboliques elles aussi – correspondant à ces nations et à leurs sociétés. Les temps modernes ne sont donc pas totalement dépourvus de « mythologie », bien différente il est vrai, de celle des figures légendaires de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Il semble utile de remonter vers la source de cette présence allégorique séculaire et de suivre quelques unes de ses apparitions et mutations dans la littérature française.

Les dieux et déesses des païens de l'Antiquité donnent lieu à la croyance populaire vivace que les Anciens étaient polythéistes tandis que les Modernes – plus éclairés – sont monothéistes. Comment ne pas tirer cette conclusion du fait que la mythologie grecque, par exemple, présente à nos esprits de telles figures plus ou moins divines que Zeus, Aphrodite, Hephaistos, Poséidon ainsi qu'une multitude d'autres divinités et personnages surhumains ? On pourrait, certes, se poser la même question au sujet des nombreux saints de la tradition chrétienne dont la chaîne généalogique survit de nos jours et ne cesse de s'enrichir de nouveaux maillons – plus ou moins discutables. Mais, dans l'un et l'autre cas où la question serait posée, certains faits importants seraient ignorés. Les enseignements et les préceptes chrétiens comportent la vénération et non pas l'adoration des saints. La sainteté chrétienne, octroyée par des créatures humaines qui ne sont pas aussi infaillibles qu'elles voudraient l'être, n'est pas toujours solide. Il lui arrive même d'être remise en cause comme ce fut le cas de saint Christophe qui était pourtant l'une des figures les plus sympathiques de l'Histoire Sainte. Par contre, les divinités des mythologies antiques désignent – entre autres réalités – certaines forces de la nature. L'Isis égyptienne, par exemple, représente, à un certain niveau, la puissance génératrice de la Nature. Il ne peut

y avoir dans cette correspondance allégorique aucun élément arbitraire. La Nature et ses lois se laissent difficilement manipuler... même et surtout dans le domaine des noms.

L'utilité de l'allégorie se manifeste abondamment dans les écrits des Anciens et dans de nombreux textes modernes. Malheureusement, la médaille comporte un revers : la tendance populaire à interpréter littéralement la réalité fictive – si l'on peut dire – des figures de l'ancienne mythologie. Une telle obsession anthropomorphique ne laisse guère de champ d'action pour l'intelligence et encore moins pour l'intuition. H.P. Blavastky constate que « *Tous les dogmes religieux ne servent qu'à obscurcir l'intelligence de l'homme... le culte des divinités sous les allégories duquel se cache le respect des lois naturelles, repousse la vérité au profit des plus viles superstitions* » (1) Autrement dit, comme le savaient pour le moins les classes instruites de l'ère pré-chrétienne, les dieux des païens étaient des puissances naturelles personnifiées et non pas des idoles. Cette réalisation devait se réfugier plus tard – et survivre longtemps – dans le domaine souterrain des écrits ésotériques.

L'enfance de la littérature française fut marquée au douzième siècle par l'apparition des fabliaux. L'origine de ces historiettes versifiées est généralement attribuée à certaines légendes de l'Inde. Telle est l'histoire de « l'Ermite » que Voltaire devait reprendre et développer plusieurs siècles plus tard dans *Zadig* en y ramenant karma, clef du mystère de la destinée humaine. D'autres fabliaux assez hardis ridiculisent certains représentants de l'Église. Telle est l'histoire du curé qui mangea des mûres et tomba du dos de sa mule dans le buisson. Telle est l'histoire du Prêtre qui dit la Passion, s'embrouille dans son sermon et sauve la face en prononçant des phrases en latin de cuisine, lesquelles sont écoutées par les fidèles avec le plus grand sérieux. Telle est l'histoire du Vilain qui conquit le Paradis en plaid (plaidant) et dont la plaidoirie met en doute le mérite d'illustres saints tels que saint Pierre, saint Thomas et saint Paul. Il y a dans ces textes, au-delà de l'humour superficiel « bon enfant », des éléments de libre pensée et de libre jugement capables de faire pâlir de nombreux directeurs de conscience. De là à douter d'autres aspects de l'échafaudage théologique il n'y a qu'un pas. Ce fut peut-être en réponse à cette tradition populaire irrévérencieuse que fut écrite au treizième siècle

1. Isis Unveiled, *Vyasa Maya, p. 242, Vol. 2.*

La Légende Dorée, histoire « bien-pensante » de la vie de nombreux saints. Cette œuvre devait être citée en parfait exemple de plagiat dévôt. H.P. Blavatsky note que l'on y trouve « *...l'histoire de Gautama copiée mot pour mot sur les livres sacrés du Bouddhisme. Les noms des personnes sont changés, le lieu de l'action, l'Inde reste le même dans la Légende Chrétienne ainsi que dans la Légende Bouddhiste* ». (2)

Loin de disparaître pendant son éclipse précédant la Renaissance, l'allégorie mythologique des dieux de l'Antiquité prit une apparence laïque et populaire, frôlant de plus en plus près la clandestinité. C'est pourquoi, au dix-neuvième siècle, Alfred de Vigny devait désigner ses collègues ésoteriques – contemporains et autres – par le terme « contrebandiers » (3). On vit même, dans certains écrits du Moyen Âge, l'emploi d'animaux allégoriques. Tel fut le cas du *Roman de Renart*. En même temps, les Dieux et puissances diverses de l'ancienne tradition se virent graduellement remplacés par la représentation d'idées, de sentiments et d'abstractions parlant et agissant comme des personnes vivantes. On trouve ainsi, au treizième siècle dans *Le Roman de la Rose* une abondance de personnages allégoriques jouant les rôles d'Amour, Plaisir, Beauté, Richesse, Bonté, Envie, Oisiveté, etc. Une transition comparable devait se produire bien des siècles plus tard, lorsque la Terreur rendit dangereuse toute pratique de la religion chrétienne. Le Dieu chrétien devint alors L'Être Suprême. La liturgie catholique et les figures de l'Histoire Sainte furent officiellement évincées par les rites et figurants allégoriques du nouveau théâtre politico-religieux. Les acteurs principaux représentèrent dès lors un assortiment de vertus personnelles et de concepts civiques tels que la Liberté, la Justice, la Paix, la Bonté, l'Amour de la Patrie, etc.

L'existence d'un vocabulaire médieval spécialisé, c'est-à-dire ésotérique, se conçoit facilement. Les mauvaises fréquentations de François Villon sont connues pour le « langage secret » qu'elles utilisaient avec lui. Sur un plan plus élevé, on peut se demander ce que signifie exactement l'hommage rendu par le « mauvais garçon » à Maître Guillaume de Villon, son tuteur « plus que père ». Peut-être était-ce un « plus que père » initié et initiateur. En effet, on peut lire Villon sur deux niveaux différents lorsqu'il déclare, dans

2. Ibid., *pp. 579-80, Vol. 1.*
3. *La Flûte.*

son Testament : « *Nécessité fait gens méprendre.* » Il est évidemment question des besoins matériels de l'être humain. Il peut aussi être question de la nécessité cyclique personnelle (incarnation) et de la méprise ou illusion mayavique qui ne manque jamais de l'accompagner. Une telle méprise peut empêcher certains êtres de Lire sans fin....c'est-à-dire non seulement de lire mais surtout de lire en profondeur: « *Lire sans fin. – En quoi ? – Lire en science.* » (4)

La prépondérance de l'élément laïc familier diminua et disparut vers la fin du XV[e] siècle, c'est-à-dire vers la fin du Moyen Âge. Ce changement devait être aidé au siècle suivant par l'enrichissement d'une langue plus souple, désormais capable de produire et de transmettre aisément des écrits complexes contenant des messages voilés. Le manifeste connu sous le nom de *Défense et illustration de la langue française* fut publié en 1549. L'une de ses recommandations principales encourage l'imitation des Anciens. Un véritable pillage s'ensuivit. Les mines d'or de la mythologie antique ne furent pas épargnées. Les membres de la Pléiade ne manquèrent pas de suivre leur propre conseil en empruntant cette mythologie, laquelle, sans prendre totalement la place de l'allégorie, devait survivre dans la poésie classique pendant plusieurs siècles.

L'activisme philologique de la Pléiade fut en France un aspect important de la Renaissance. Il fut l'allié et le collaborateur de la re-découverte du savoir et des accomplissements des Anciens. Le legs culturel en question avait été généralement « oublié » en Europe occidentale pendant la période d'obscurantisme dont le commencement se situe vers le couronnement de l'Empereur Constantin. La lumière de l'héritage retrouvé devait être transmise par un membre peu ordinaire du clergé : « *De main en main vous est la lampe baillée* », nous dit-il au Chapitre XXXV de son *Tiers Livre*.

Comme en témoigne l'érudition de ses écrits, Rabelais fut un successeur de premier ordre de la tradition antique, c'est-à-dire un véritable Homme de la Renaissance. Il fut à la fois prêtre, médecin, archéologue, philosophe et écrivain. Ses lecteurs sont avertis dès le « Prologue » de *Gargantua*. Il ne faut juger un livre ni par son titre, ni par sa couverture... ni par sa surface. Il faut donc s'attendre à la présence de symboles et d'allégories. Cet outillage cryptique aura deux fonctions. Il dissimulera la présence de passages

4. Le Débat du Cœur et du Corps *de Villon.*

« subversifs », capables de mener l'auteur au bûcher. Il fera signe au lecteur intuitif et un peu instruit, l'aidant à franchir le plan de lecture superficielle et à découvrir la substantifique moelle :

> « ... par telles legiereté ne convient estimer les œuvres des humains. Car vous mesmes
> dictes que l'habit ne faict point le moyne, et tel est vestu d'habit monachal, qui au dedans
> n'est rien moins que moyne... C'est pourquoy fault ouvrir le livre et soigneusement peser
> ce qui y est deduict. Lors congnoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'aultre
> valeur que ne promettoit la boite, c'est-à-dire que les matieres icy traictées ne sont tant
> folastres comme le titre au-dessus pretendoit. » (*Gargantua*, Prologue de l'Auteur).

Que représente, par exemple, la gloutonnerie de Gargantua et de ses congénères ? Peut-être s'agit-il de l'engloutissement de l'esprit lequel – d'après la *Doctrine Secrète* – « *dès qu'il descendit fut étranglé dans les replis de la matière* » (5). On peut supposer, en tel cas, que Messer Gaster personnifie le « Ventre » insatiable correspondant à la matérialisation progressive de l'univers et de ses créatures. Notons qu'il y aurait là l'équivalent de la première illustration du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. Cette image, jugée « magnifique » par l'auteur, décrit un petit animal pris dans les sept replis d'un serpent qui va le dévorer. Elle peut donc symboliser l'évolution cyclique septénaire dont le parcours immense est tracé dans la « Doctrine Secrète ». L'évocation est la même chez Rabelais et chez l'auteur du *Petit Prince*. Il est question dans chaque cas de l'esprit de plus en plus souillé, entravé et neutralisé par la matière qui l'engloutit.

Certains critiques ont reproché à Rabelais la diminution progressive de ses géants et semblent croire qu'il a oublié de maintenir leur stature initiale. Il y a là un parfait exemple de panneau ésotérique dans lequel manquent rarement de tomber certains esprits sélectivement pointilleux, incapables d'entendre la supplication d'un auteur : « *Je vous supply, levez un peu vos*

5. The Secret Doctrine, *p. 377, Vol. II.*

esprits de terrienne pensée... » (6). En fait, le rétrécissement des géants peut correspondre au processus de condensation universelle de la matière au cours de la descente évolutionnaire. Toutes les traditions mythologiques que nous connaissons – y compris la Bible – mentionnent des ancêtres géants de l'humanité présente.

Notons également dans les livres de Rabelais et de Saint-Exupéry la présence de l'emblème de la littérature ésotérique : symbole de l'infini, le serpent ou dragon formant un cercle en se mordant la queue. Rabelais évoque au Chapître XI de son Cinquième Livre, « *un dragon soy mordant la queue* ». Saint-Exupéry décrit la rencontre du petit prince et d'un serpent amical saluant l'arrivée sur Terre du petit voyageur et s'enroulant autour de sa cheville – comme un bracelet d'or – sans lui faire de mal. Tout cela est bien « amusant » au sens voltairien du terme. Voltaire aimait lui aussi le « *beau serpent de l'Égypte qui, en se mettant la queue dans la bouche, est le symbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme* » (7). Tout cela s'accorde avec la signification du personnage central de l'œuvre de Rabelais : Panurge. Nom splendide ! Il s'agit en effet de l'allégorie et de la destinée d'un être humain typique, capable de jouer des tours pendables mais également capable de perfection au terme de son évolution individuelle. Comme le note la « Dame Très Savante », auteur de *Isis Dévoilée* et de *La Doctrine Secrète*, l'homme possède les principes de potentiel de perfection dès sa naissance (8). Comme son nom l'indique, Panurge fait partie du Grand Tout – Pan – en tant que particule humaine de l'Énergie – ergon – Cosmique. Sa perfection doit être réalisée au terme d'un long voyage à travers de nombreuses incarnations lors de l'union mystique de son être au principe divin. Cette union sera le « mariage » qui est le but de ses recherches et de ses aventures fantastiques. C'est également l'objectif des résidents de l'Abbaye de Thélème, gens toujours bien nés, c'est-à-dire porteurs du bagage karmique le plus positif. Rien ne saurait être plus logique que cette équivalence d'amour terrestre et d'amour divin pour ceux qui savent élever « un peu » leurs esprits au-delà « de terrienne pensée ». Comme le note Carl Jung au second chapitre de son livre intitulé *Flying Saucers* (*Soucoupes Volantes*), « *Jadis, la sensation d'être pénétré par ou de*

6. Tiers Livre, *Ch. XVIII.*
7. Le Taureau blanc, *Ch. III.*
8. The Secret Doctrine, *p. 167, Vol. II.*

recevoir la déité était allégorisée par l'acte sexuel ». C'est pourquoi le « mariage » spirituel est un élément fondamental et abondant de l'algèbre verbale ésotérique. Libre à nous de lire, par exemple, *La Maison du berger* de Vigny de deux manières différentes : à titre d'histoire touchante d'amour terrestre ou à titre d'invitation à l'amour mystique dont l'œuvre poétique de Vigny est empreinte. Il s'agit, dans ce dernier cas, de mystères révélés et d'horizons nouveaux.

Nulle personne avisée ne s'étonnera d'apprendre que Panurge sera d'abord frustré dans son espérance de mariage, c'est-à-dire de progrès spirituel, par un moine ou représentant de l'Église. L'obstacle sera de taille mais surmontable. En effet, il ne tient qu'à Panurge – et à ses « frères humains » – de persévérer en suivant le conseil de L'Oracle de la Dive Bouteille qui lui enjoint de boire aux sources de l'Esprit (et non pas la liqueur toxique dispensée par d'autres établissements). Le breuvage recommandé par les « contrebandiers » ésotériques est « l'élixir divin que boivent les esprits » célébrés dans *La Bouteille à la mer* de Vigny. C'est pourquoi les premières paroles de Gargantua : *« À boire ! À boire ! »*, sont significatives. L'évolution humaine se situe entre ces deux nécessités de « boire » : l'alpha et l'oméga de la spiritualité. La première occasion correspond à la naissance, c'est-à-dire à l'incarnation ; l'autre à la transcendance du « moi » inférieur ou personnalité. Il s'agit d'un cours cyclique de nécessité personnelle passant du plan matériel le plus bas – le lait de Gargantua produit par 17 913 vaches – au plan des « spiritueux » les plus nobles. Tout cela mène éventuellement à l'initiation de Panurge par la prêtresse Bacbuc et à la perspective – toujours lointaine mais toujours présente – d'ultime libération.

De même que le « mariage » mystique, les spiritueux – de haute qualité – font partie de l'algèbre verbale des « contrebandiers » littéraires. Leur signification ésotérique très ancienne comporte les vertus symboliques du pain et du vin. La tradition chrétienne reconnaît la valeur du vin en tant que stimulant d'énergie spirituelle lorsqu'elle utilise ce breuvage dans ses rites de communion. H.P. Blavatsky note que les connaissances ésotériques sont symbolisées par le vin (9). C'est pourquoi la mystérieuse vieille femme « accable » Cunégonde et son amant d'« eaux spiritueuses » lors de leur réunion du Chapitre VII de *Candide*.

9. Isis Unveiled, *p. 44, Vol. 2*

L'épisode en question – qui semble ridiculiser et qui en fait ridiculise la comédie et la littérature larmoyantes – dissimule un concept important de la philosophie occulte : Isis Dévoilée = Vérité. La littérature ésotérique contient de nombreuses allusions au fait que la Vierge Marie de l'Église catholique n'est qu'une version « techniquement modifiée » de l'Isis égyptienne. H.P. Blavatsky note – non sans ironie – que « *Cyril, évêque d'Alexandrie, avait ouvertement embrassé la cause d'Isis, la déesse égyptienne, et l'avait anthropomorphisée en Marie, mère de Dieu* » (10). Dans une historiette intitulée *L'Almeh*, Vigny signale l'activité du Père Servus Dei, missionnaire jésuite qui habite dans les ruines de l'ancienne cité de Thèbes. Le brave homme porte un gros pinceau et un pot de peinture. Il contemple sur une fresque l'image de la déesse Isis. Il est également frappé par la représentation d'Osiris. Bien que dérangé et intimidé par la présence inattendue d'un spectateur, le bon Père, qui en était descendu, remonte, « *paisiblement en apparence, sur son échafaud de pierre, et prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris* ». Notons en passant la présence de l'échafaud – et des degrés de pierre – allusion transparente à la succession apostolique de l'Église romaine. Il y a là aussi une allusion probable au fait que certains papes de l'Église primitive étaient initiés (11). Le travail du jésuite est décrit :

« *... il examina quelque temps en silence la figure d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et, poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna longtemps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille, et dessina un demi cercle autour de la tête d'Osiris ; puis, mettant tous ses soins à détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Égypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre...* »

Le bon missionnaire ne peut résister à la tentation de « convertir » la déesse égyptienne. Les précédents ne manquent pas.
« *Croyez-vous, ... que ce soit une imprudence, ...que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la*

10. Ibid., *p. 41,Vol. 2*
11. The Secret Doctrine, *p. 311, Vol. I*

primitive Église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis, que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte Mère de Dieu ? »

L'équation ésotérique – Isis Dévoilée = Vérité – est un élément crucial de la trilogie voltairienne formée par Zadig, Candide et L'Ingénu. Il s'agit dans chaque cas de l'histoire d'un couple central : l'Homme, Amant de la Vérité et sa Bien Aimée au cours des âges.

Zadig fut écrit en 1747, *Candide* en 1759 et *L'Ingénu* en 1767. Nul éclairage spécial n'est requis pour noter une seconde chronologie – de beaucoup la plus importante. L'histoire de Zadig se passe dans l'Antiquité, celle de Candide au cours du segment de l'ère moderne aboutissant à l'époque à laquelle vivait Voltaire. L'histoire de L'ingénu se déroule un peu plus tard, à la suite de ce qu'on appelle généralement l'Ère des Lumières. Ceci, par rapport à Voltaire, place L'Ingénu dans l'avenir, c'est-à dire dans le domaine de la prophétie. Il y a lieu de se demander en vertu de quel principe certaines anthologies renversent non seulement la chronologie de création des œuvres, mais aussi celle de leurs textes ; plaçant Candide en premier lieu et Zadig ensuite – ce qui rompt sans remède le fil d'Ariane vital de la trilogie.

Le personnage de Zadig est un homme remarquablement sage, disciple de la philosophie zoroastrienne ésotérique laquelle, d'après H.P. Blavatsky, « ... est identique » à l'ésotérisme de « La Doctrine Secrète » (12). Son amante, Astarté, reine de Babylone, porte l'un des nombreux noms d'Isis, laquelle est elle-même l'équivalent mythologique de « Neith et de Diane » (13). L'Antiquité est décrite dans son ensemble comme toujours fidèle à l'Ancienne Sagesse ou Science-Religion. C'est pourquoi le lever du voile d'Astarté-Isis se fait dans des conditions relativement favorables : le voile d'Isis-Astarté est levé par la Bien-Aimée elle-même. Les amants sont séparés par de nombreuses épreuves mais se retrouvent éventuellement malgré les influences hostiles qui se manifestent de plus en plus à mesure que la descente évolutionnaire suit son cours. Bien que la science et l'éthique de l'ancienne philosophie règnent toujours parmi les élites, le démembrement de l'Ancienne Science-Religion commence.

---

12. Ibid., *p. 336, Vol. II.*
13. Ibid., *p. 399, Vol. I.*

La décadence est évidente dans l'épisode de l'homme violent qui bat une femme accusée d'inconstance. Fidèle disciple de Zoroastre, Zadig « *ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguer* ». C'est pourquoi, sans hésiter, il vient au secours de la victime. Bien qu'il n'ait pas encore atteint l'ultime perfection, Zadig représente – en un de ses aspects – un Sauveur ou Messie désigné dans la Doctrine Secrète par le nom DAG (14). Ainsi s'explique le fait que « *Jamais surprise ne fut égale à la sienne quand il vit les deux dernières lettres de son nom* » écrit sur le sable par Isis-Astarté.

Le DAG chaldéen et le Dieu hindou Vishnu sont deux versions de la même figure divine également représentée par l'homme-poisson mythologique Oannes (15). Les deux premières lettres du nom de Zadig correspondent en sens inverse à alpha et omega. L'ensemble suggère un Sauveur, un cycle complet et un retour à la source. Malheureusement pour le Sauveur, pour les autres Bons Samaritains et pour l'humanité tout entière, l'ère n'est pas favorable à leurs interventions. Dès qu'elle est libérée par Zadig de son tortionnaire jaloux, vengeur, et traître, qui ressemble de manière frappante au Dieu de l'Ancien Testament, la femme battue se lamente et maudit le Sauveur. Il y a là une allusion transparente au Dieu biblique et au judaïsme, religion qui ne reconnaît pas le Messie dans la figure du Christ. La femme battue, nommée Missouf représente la version très inférieure – Mis – de Sofia, l'Ancienne Sagesse ou Science-Religion allégorisée par Isis-Astarté. Bien qu'elle soit tristement différente de son prototype, elle garde une vague ressemblance à la Reine de Babylone. Cet « air de famille » subsiste dans certaines écritures de la tradition Judéo-Chrétienne. L'attachement de Missouf à l'être brutal qui l'opprime souligne l'aspect sado-masochiste et l'obsession gynécophobe du Vieux Testament. À lire le Pentateuque – et certaines autres « Écritures » plus ou moins religieuses – il semble souvent que la religion n'ait été inventée que dans un seul but : rendre la vie des filles d'Ève aussi misérable que possible. Une telle haine ne peut avoir que la crainte pour racine.

Le chapître de *Zadig* intitulé Le Souper contient un épisode édifiant. Les invités au souper échangent leurs vues sur les divinités de leur choix. À l'exception de Zadig qui encourage la tolérance, aucun n'admet que les Dieux des autres méritent d'être adorés. La discussion s'anime :

---

14. Ibid., *p. 653, Vol. I.*
15. Isis Unveiled, *pp. 256-57, Vol. 2.*

« *Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était assis auprès de lui [Zadig] ; c'est le poisson Oannès à qui on doit de si grands bienfaits, et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfants, qui furent rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi que je révère comme je le dois.* »

Le Sauveur n'est pas reconnu par le « fidèle » qui se réclame de lui. Le fanatique ne se doute pas qu'une incarnation de l'objet de son culte se trouve tout près de lui. La courbe descendante de l'évolution et la décadence qui l'accompagne annoncent l'époque où un Sauveur – tel que le Christ – ne sera pas reconnu par la majorité de ses prétendus « disciples ». Les plus aveugles et plus stridents commettront les pires crimes en son nom.

L'aspect à la fois sinistre et ridicule du Dieu de l'Ancien Testament promu au rang d'Être Suprême, est également allégorisé par Itobad. La présence dans ce nom des trois lettres IAO confirme son identité de figure jéhovique (16). Son vol de l'armure blanche de Zadig et l'imposture qui en résulte exposent et dénoncent l'« emprunt » massif par les religions chrétiennes de rites, symboles et autres attributs du paganisme zoroastrien. Cette parabole voltairienne devait être reprise par H.P. Blavatsky au XIXe siècle. « *Arborant les vêtements volés à la victime, le prêtre chrétien profère maintenant l'anathème contre cette victime avec des rites et cérémonies qui lui ont été enseignés par les paiens eux-mêmes* » (17). Le même penchant pour le vol et l'imposture a élevé Itobad, sinistre lourdaud, au rang d'Être Suprême. Son caractère moins que divin et moins que royal se manifeste malgré lui dans ses propres paroles : « *Quelle aventure pour un homme comme moi !* » Bien que les forces de déclin soient à l'œuvre, Babylone n'est pas encore prête à couronner l'usurpateur qui est vite démasqué, éconduit et qui, faute de mieux, retourne « *se faire appeler Monseigneur dans sa maison* ». Notons au passage que la Bible même semble admettre dans les Psaumes (18) que Jehovah-(Itobad) n'est qu'un Dieu parmi les dieux.

---

16. The Secret Doctrine, *p. 465, Vol. III.*
17. Isis Unveiled, *p.96, Vol. 2.*
18. *Psaumes, 82, 1.*

Le démembrement graduel de l'ancienne Science-Religion est ainsi marqué par l'apparence du judaïsme (Homme violent, Missouf, Itobad). Il se poursuit dans *Zadig* au chapitre intitulé Le Brigand lorsque paraît Arbogad, représentant l'Islam. Ce dernier rejeton de l'Ancien Arbre de Religion est présenté par Voltaire en termes savoureux. Arbogad est « *un de ces Arabes qu'on appelle voleurs* ». Sa base d'opérations est « *un château assez fort* » acquis par voie de fait. Son occupation préférée est le pillage. Il commande une petite armée de bandits qui détroussent les voyageurs. Il est également marchand d'esclaves. Il lui est même arrivé d'avoir, à son insu, parmi ses captives, Astarté, Reine de Babylone. Son attitude envers les femmes se résume par les paroles suivantes : « *J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang : une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand.* » Malgré ce dossier défavorable, Arbogad a des ambitions spirituelles, rêvant d'être comme le grain de sable d'une certaine légende qui finit par devenir diamant. Il semble donc éprouver un vague désir de perfection. Mais, la perfection reste hors de portée tant qu'il se livre à ses activités criminelles et à ses héroiques débauches. Il faut, pour acquérir « *l'âme de diamant* » que « *toute la personnalité soit en fusion avec les sixième et septième principes – ou Atma-Buddhi...* » (19). Arbogad n'est pas près d'accéder à ce niveau de sagesse. Comme le Chaldéen incapable de discerner la présence d'un Sauveur, il est incapable de discerner la véritable présence d'Astarté et, par conséquent de « lever le voile d'Isis ». L'aveuglement dont il souffre – comme la plupart de ses contemporains – est un symptôme inévitable c'est-à-dire nécessaire de la descente évolutionnaire et de la perte de spiritualité qui s'ensuit. À mesure que la courbe suit son cours, il devient de plus en plus difficile de maintenir un certain niveau de vision.

Il reste pourtant de rares personnes comme Cador, fidèle ami de Zadig, être bon et éclairé. Son nom qui est l'anagramme de Draco, Dragon, reflète une distinction à la fois intellectuelle et spirituelle des anciens. « *... Serpent et Dragon étaient les noms donnés aux Sages, adeptes initiés en leur temps* » (20). Marcel Proust fut probablement inspiré par cette équivalence lors qu'il prit note de l'opinion peu orthodoxe de M. de Charlus « *lequel estimait qu'un dragon peut être quelque chose de fort beau* » (21).

19. The Secret Doctrine, *p. 52, Vol. I.*
20. Ibid., *p. 404, Vol. I.*
21. À la Recherche du temps perdu, *p. 778, Vol. II.*

L'une des allégories principales de l'historiette de Voltaire est le singulier personnage rencontré par Zadig au chapitre consacré à L'Ermite. Malgré certaines différences, le passage porte la marque du fabliau intitulé *L'Ange et l'ermite*. Le nom de l'ermite de Voltaire est significatif. Jesrad suggère à la fois la Justice et la Roue (Rad en Allemand) de Karma. L'étrange vieillard révèle à son compagnon les raisons pour lesquelles les destinées sont – non pas absurdes et injustes comme elles semblent l'être – mais les conséquences logiques et nécessaires de certains antécédents dont les plus importants sont les actes des êtres humains. Il démontre à son compagnon la réalité du lien crucial de cause à effet – lien en lui-même inscrutable qui donnera lieu dans Candide à l'un des refrains les plus ridiculisés de Pangloss. La somme des révélations de l'ermite de Voltaire frôle une définition de l'indéfinissable Force Motrice de l'Univers :

> « *Karma est cette loi invisible et inconnue qui ajuste, sagement, intelligemment, et équitablement chaque effet à sa cause, renvoyant cette dernière à celui qui l'a produite. Bien qu'inconnaissable en elle-même, son action est perceptible* » (*La Clé de la Théosophie*, p. 152).

> « *.... la loi unique qui gouverne le Monde de l'Essence-KARMA. Exotériquement, ceci est simplement et littéralement action, ou plutôt une cause produisant un effet. Ésotériquement, c'est une chose très différente en ses aspects moraux très étendus. C'est la loi infaillible de rétribution* » (*The Secret Doctrine*, p.634, .Vol. I).

H.P. Blavatsky évoque, avec un sourire avisé, les vues karmiques de Voltaire, l'infidèle, déclarant dans le *Dictionnaire Philosophique* que « *Le hasard est un mot vide de sens. Le monde est arrangé selon des lois mathématiques* » (22).

Jesrad-Karma résume le même enseignement fondamental :

> « *Il n'y a point de hasard.* »

À propos d'action, rappelons-nous Panurge dont le nom joint le concept du Grand Tout au concept de Force ou d'Énergie Cosmique (ergon). Le mot

22. Isis Unveiled, *pp.268-69, Vol.1.*

grec en question veut également dire « action ». Cela ne devrait pas nous surprendre. Pour Rabelais, comme pour Voltaire et comme pour H.P. Blavatsky, cette Énergie est la même. Là encore, dans les belles lettres dignes de ce nom, « *Il n'y a point de hasard* ». Rappelons-nous aussi le fabliau intitulé *Merlin* (ou du vilain qui devient riche et puis pauvre), dans lequel le lien de cause à effet est inséparable de la Roue du Sort. « *Tu m'as trompé* » dit Merlin, « *la roue de la Fortune va tourner pour toi, et tu ne pourras pas t'en relever* ». Malgré le scepticisme de quelques critiques à l'égard de l'origine hindoue de certains fabliaux, on peut difficilement détacher les uns des autres les éléments significatifs de roue, de cause et d'effet.

L'importance de Jesrad-Karma se manifeste de manière dramatique lorsque l'étrange vieillard se transforme, devenant subitement un être jeune et radieux – « *resplendissant de lumière* » et, finalement, prenant « *son vol vers la dixième sphère* ». Le changement radical du mystérieux personnage reflète la transfiguration de l'entendement humain ; la vision pure soudain libérée des entraves de Maya par la lumière ou vision karmique. Comme le disait jadis l'élève d'un certain professeur : « *Quand on l'a vue, il n'y a plus de retour en arrière possible* » (« *When you've seen it, there's no going back.* ») Ce qui revient à dire comme le fait Voltaire au Chapitre III de *La Princesse de Babylone* : « *Peut-on vous avoir vue et ne pas vous revoir ?* » Ou, comme le dit Vigny dans *La Maison du berger* : « *Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.* »

Missouf représente les aspects irrationnels de certaines versions du judaïsme et du Vieux Testament. Sa conduite se distingue par le manque de rapports logiques, c'est-à dire par l'absence de liens de cause à effet et par l'absurdité, souvent criminelle, de pratiques dues à cette absence. Éventuellement, la doctrine de « rédemption » comportera le paiement par des êtres innocents pour les crimes des coupables. Telle sera – en son sens littéral – la doctrine de rachat de tous les péchés de l'humanité par une crucifixion. Il y a là une opposition diamétrale au bon sens et à Karma. D'où le truchement d'un « Dieu » anthropomorphique arbitraire, à la fois vengeur et jaloux bien qu'infiniment bon. D'où la nécessité d'un Diable, repoussoir capable d'assumer – en cas de besoin – la responsabilité d'événements fâcheux. Le bref règne de Missouf – correspondant aux abus de « l'homme violent » (figure jéhovique) – est marqué par les aberrations suivantes :

> *« ... elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle, et, sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures... Elle donna la charge de grand écuyer à son nain et la place de chancelier à un page... »* (*Le Basilic*).

La nature superstitieuse du manque de logique cause-effet ne saurait être mieux illustrée qu'elle l'est au Chapître I de Candide. L'expulsion du Paradis Terrestre de Candide et de sa bien-aimée est une allusion très claire à la Genèse chrétienne, au fruit défendu de la Science et au mauvais caractère du Seigneur de Westphalie, c'est-à-dire du Dieu dont la figure rébarbative domine la théologie des nations occidentales. Quel rapport valable peut-il y avoir entre le fait que deux ancêtres problématiques ont mangé une pomme et la malédiction qui en résulte pour toutes les générations humaines à venir ? Les inventeurs de cette doctrine devaient penser – comme Hitler beaucoup plus tard – que plus un mensonge est grotesque, plus il a de chances d'être cru. Grotesques ou non, de telles énormités planent, plus ou moins clairement, sur l'inconscient collectif du monde occidental chrétien. C'est en vain que Pangloss s'évertuera à proclamer qu'il n'y a point d'effet sans cause ou de cause sans effet. L'époque à laquelle il vit n'a que faire de Karma, de la Réincarnation ou du bon sens ; en un mot, de la Vérité. C'est pourquoi Candide ne comporte aucune figure comparable à Jesrad. Toute demande d'instruction karmique ira s'échouer sur une porte violemment fermée. Les diamants de Cunégonde qui formaient le collier symbolique de Sutratma-Réincarnation seront volés par un moine représentant l'Église (de même que les aspirations de « mariage » de Panurge avaient été longtemps « volées » par un autre moine représentant la même Église).

Malgré son apparence ridicule et lamentable, Pangloss est un Sage. Malgré les horreurs multiples et normales de la réalité ambiante, il a raison de dire et redire que *« tout est au mieux »* dans le meilleur des mondes possibles.... Malheureusement, il ne peut pas compléter sa pensée en ajoutant – comme il voudrait le faire – *« dans les bas-fonds de notre cycle évolutionnaire »*. Le meilleur des mondes possibles à ce stade de l'évolution ne peut être qu'un monde affreux. Pangloss réussit pourtant à s'exprimer sans compromettre sa croyance véritable en invoquant le concept occulte de nécessité au cours

d'une conversation dangereuse avec un représentant de l'Inquisition :

> « *Un petit homme noir, familier de l'Inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit : Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel ; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition. – Je demande très humblement pardon à votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. – Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. – Votre* excellence *m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée...* »

La brusque interruption souligne – par une absence – l'essence inscrutable de Karma. Voltaire avait utilisé les trois points de suspension suggestifs relativement à Jesrad. Il devait également les utiliser au chapitre XI de *Candide* au terme d'une conversation sur la nécessité et sur le libre arbitre. Il s'agit dans chaque cas de l'éternelle énigme de la destinée ; énigme abordable jusqu'à un certain point mais... pas au-delà.

> « *Ô sujet d'épouvante à troubler le plus brave !*
> « *Question sans réponse où vos saints se sont tus !*
> « *Ô mystère, ô tourment de l'âme forte et grave !* »
> (*Les Destinées*, Alfred de Vigny).

La réponse de Pangloss au « *petit homme noir, familier de l'Inquisition* » reflète l'article de foi suivant : « *Dans la chute d'Adam nous devons voir, non pas la transgression personnelle de l'homme, mais simplement la loi de la double évolution* » (23). L'insistance de Pangloss sur la nécessité fait de lui le porte-parole de la Doctrine Secrète. La même nécessité cyclique régit tous les aspects de l'univers y compris l'évolution humaine. « *La philosophie enseigne que la nature ne laisse jamais son travail inachevé... Aucun être humain n'achève son grand cycle, ou cercle de nécessité avant que tout cela ne soit accompli* » (24).

23. Ibid., *p. 27, Vol.2*
24. Ibid., *Appendix, p. 35, Vol. 2*

Candide trouve l'humanité au point le plus bas de la descente évolutionnaire. Certes, il y avait déjà dans Zadig des prêtres qui voulaient faire brûler le héros de l'histoire. Mais ils n'étaient ni assez nombreux ni assez puissants pour organiser des autodafés comme ceux – trop réels ! – qui devaient se produire plus tard au nom du Christ. Ces atrocités sont évoquées au Chapître VI de *Candide* et sont dénonçées au siècle suivant dans *Isis Dévoilée* : « *... dans le bref espace de quatorze ans, Tomas de Torquemada, confesseur de la Reine Isabelle, fit brûler plus de dix mille personnes et condamner à la torture quatre-vingts mille autres* » (25). Le comble de la superstition est illustré dans *Candide* au chapitre intitulé Comment on fit un bel autodafé pour empêcher les tremblements de terre. « *... Il était décidé par l'université de Coimbra que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.* » L'efficacité de la méthode est indiscutable : « *Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.* »

Seule consolation possible pour l'humanité souffrante : on ne peut pas tomber plus bas. Comme le note H.P. Blavatsky, « *Nous sommes au fond d'un cycle et évidemment en phase de transition* » (26). L'espèce humaine traverse une période de Perfection dans le Mal.

Dans un tel monde où les pôles de décence et de raison sont inversés, il est normal que l'on brûle et torture des dizaines de milliers de personnes. Il est normal que Pangloss soit méconnaissable en tant que sage. Il est également normal et prudent qu'il le soit. Il est lui-même contaminé par la vérole omniprésente – théologie toxique – version mutilée et pervertie de l'ancienne Science-Religion. Son nom qui joint le concept d'universalité – Pan – au concept de langues multiples – gloss – le relie à la croyance jadis universelle de la Doctrine Secrète. Le démembrement graduel de cette doctrine est symbolisé dans la Bible par la confusion relative à la Tour de Babel (27). L'équivalence de théologie chrétienne et d'infection affligeant toutes les couches sociales du monde occidental est établie par Voltaire dans une historiette intitulée *L'Homme aux quarante écus* : « *Les Turcs appellent la vérole le mal chrétien, et cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie* » (*De la vérole*).

25. Ibid., *p. 59, Vol. 2.*
26. Isis Unveiled, *p. 247, Vol. 1.*
27. Ibid., *p. 217, Vol. 2.*

Bien qu'elle soit inimaginable pour la vaste majorité des hommes, la réalité occulte de Pangloss Initié finit par émerger au Chapitre XXVIII de *Candide* lorsque son « cadavre » est préparé pour une dissection. « *Un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui, et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule... L'incision cruciale me fit jeter un si grand cri que mon chirurgien tomba à la renverse, et, croyant qu'il disséquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore sur l'escalier en fuyant.* »

Jadis en Égypte et aux Indes, le candidat à l'initiation était placé sur une couche en forme de Tau. Une croix était placée sur sa poitrine. D'où la présence de Pangloss sur une « couche » médicale et d'où l'incision cruciale. La croix « *était placée sur la poitrine de l'initié, quand sa nouvelle naissance était accomplie... C'était un signe mystique que sa naissance spirituelle avait regénéré et uni son âme astrale à son esprit divin...* » (28). En somme, l'épisode bizarre de la « dissection » de Pangloss comporte un baume et une vive lueur d'espoir. Malgré l'apparence, le représentant « défunt » de l'Ancienne Sagesse survit. Et, s'il survit dans le meilleur des mondes possibles sous le règne de l'Inquisition, le trésor de vérité qu'il porte en lui doit être indestructible ! L'étrange « renaissance » de Pangloss suggérant l'initiation sert également à rendre hommage aux courageux « contrebandiers » de Vérité : Templiers, Cathares et autres porteurs successifs du fardeau le plus précieux et le plus dangereux – qui ait jamais existé. « *De main en main* » – au cours des siècles – leur fut « *la lampe baillée* ».

Le grand cri de Pangloss rappelle le grand cri du Christ expirant sur la croix. Il évoque également la forme et la signification frauduleuses attribuées par l'Église à l'exclamation *Lamma Sabachtani* ! D'après l'Édition Adyar de *La Doctrine Secrète*, le mot *Sabachtani* est grossièrement modifié. Loin d'être une expression de désespoir, le grand cri était à l'origine la prière d'actions de grâces du néophyte. « *Bref, la signification véritable est exactement le contraire de celle qui est donnée, "Mon Dieu, mon Dieu, comme tu me glorifies !"* » (29). Notons au passage que la formule authentique se trouve – en toutes majuscules – au Chapître XXIV de *Pantagruel* : « *Lamah Hazabthani !* »

---

28. Ibid.,p.254, Vol.1.
29. The Secret Doctrine, Adyar Edition, p. 159, Vol. V.

Que devient le couple allégorique central de la trilogie voltairienne dans les bas-fonds de notre cycle évolutionnaire ? De même que Pangloss, il est nécessairement méconnaissable au premier abord. Candide est présenté comme un brave garçon sans distinction intellectuelle comparable à celle de Zadig. Il a pourtant un certain désir de savoir et met de la bonne volonté à s'instruire sous la direction de Maître Pangloss. Il lui arrivera parfois, au cours de ses nombreuses aventures, de douter des enseignements de son maître. Qui donc pourrait lui lancer la première pierre ? Qui donc à sa place, recevrait comme évangile la croyance que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles lorsque tout semble n'être qu'horreur et calamité ? La vertu principale de Candide est l'amour fidèle qu'il éprouve pour Cunégonde laquelle finira par ne plus être qu'une version mutilée, corrompue, aigrie, avachie, bref hideuse de l'ancienne Science-Religion.

La jeune fille n'évoque ni Science ni Sagesse lors de sa présentation au premier chapître de Candide. Elle a pourtant le désir d'être « savante ». Son premier portrait nous la décrit ainsi : « *Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante.* » Elle semble correspondre à une certaine religion, « *cette religion de sensualité par excellence, le Catholicisme Romain* » (30). Réflexion faite, que deviendraient cette Église et sa progéniture de sectes sans la sensualité, c'est-à-dire sans le péché ? Que deviendraient les enseignants s'il n'y avait pas d'ignorants... les médecins sans malades ? Les juges et avocats sans escrocs et sans criminels ? Ce serait soit la fin du monde que nous connaissons soit l'avènement d'un monde meilleur comme celui de l'Abbaye de Thélème où il n'y a ni moines ni prêtres ou comme l'Eldorado de Candide où le héros de l'histoire se trouve « en extase » dans « *une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématiques et de physique* ». Là non plus, comme le déclare un vénérable resident de la Terre Bénie, il n'y a pas de bonzes tout-puissants ou de « directeurs de conscience ». « *Quoi ! Vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont point de leur avis ? – Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard.* »

La généalogie de Candide occupe les premières lignes de l'histoire portant

30. Isis Unveiled, *p. 5, Vol. 2.*

son nom. Les opinions de ses proches varient sur son lignage. Personne ne sait exactement ce qu'il en est. D'ailleurs, cela a peu d'importance pour le futur Amant de la Vérité. Il est plus important et plus difficile de rattacher le premier portrait de Cunégonde à l'idée d'Isis-Astarté. Le prénom plutôt ridicule – qui donc s'appelle Cunégonde de nos jours ? – semble n'avoir aucun rapport avec l'amante de Zadig. Il a cependant pour origine le mot grec qui est la racine de l'adjectif cynégétique ; terme relatif à la chasse. (L'épithète en question évoque également la Constellation du Chasseur et l'étoile Sirius, lesquelles sont liées à DAG et Isis dans la mythologie mondiale et, avec une fréquence remarquable, dans Zadig.) Or, la Déesse aux titres multiples possède entre autres noms ceux de Neith et Diane, cette dernière étant la Déesse de la Chasse. En somme, toute la série de noms d'Isis, Astarté, Neith, Diane, etc. correspond à certains aspects de la même figure mythologique. Candide lève le voile d'Isis quand il lève le voile de Cunégonde.

Loin d'avoir lieu, comme dans Zadig, en plein jour, dans la nature, le lever du voile de Cunégonde a nécessairement lieu dans un endroit retiré, dans le plus grand secret. La mystérieuse vieille qui a aidé Candide et qui l'a réuni à son amante, lui donne l'ordre de lever le voile... ce qu'il fait. Les temps sont loin où la Déesse levait le voile elle-même. La signification profonde du passage est voilée par un pastiche de la littérature larmoyante :

> *« ... ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre, elle mène Candide, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocart, referme la porte, et s'en va. Candide croyait rêver, et regardait toute sa vie comme un songe funeste, et le moment présent comme un songe agréable. La vieille reparut bientô; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries et couverte d'un voile. Otez ce voile'dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche, il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! Quelle surprise ! Il croit voir Mlle Cunégonde ; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses ; ils reprennent leurs sens, ils se parlent... »*

Le passage en question se trouve au Chapitre VII. Il se peut que ce chiffre ne

soit pas un effet du hasard. Quoi qu'il en soit, la double mention du « canapé » n'est pas fortuite. On retrouve d'ailleurs ce meuble remarquable à la fin du chapitre suivant lorsque les deux amants « se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé ». On imagine sans peine le sourire de Voltaire écrivant ces mots.

La question de l'identité de Cunégonde pose certains problèmes lorsque le couple allégorique fait face au redoutable gouverneur de Buenos Aires :

> « *L'air dont il fit cette question alarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle était sa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point ; il n'osait pas dire que c'était sa sœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus, et quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, son âme était trop pure pour trahir la vérité* » (Ch. XIII).s

« Trahir » Cunégonde serait « trahir la vérité ». Deux équations s'imposent : Cunégonde Dévoilée = Isis Dévoilée = la Vérité (avec un V majuscule).

La Vérité allégorique souffre de plus en plus à mesure que se déroulent son histoire et l'histoire de son Amant. Ayant enduré les horreurs de la guerre, la perte de sa famille et du domaine familial, le rapt, l'esclavage et des tourments de toutes sortes, Cunégonde se trouve dans une situation délicate lors de sa première réunion avec Candide. Elle partage ses faveurs, sans enthousiasme, entre le Grand Inquisiteur et le Juif don Issacar. La fin du Chapître VIII signale l'arrivée de ce dernier : « *C'était le jour du sabbat.* » Il y a là deux allusions transparentes à la « prostitution » de l'Ancienne Sagesse partiellement piratée et totalement dégradée par le judaïsme et le catholicisme.

La première mutilation de Cunégonde-Vérité fut la disparition de ses diamants volés par un moine, c'est-à-dire l'escamotage du collier de Réincarnation. L'Église qui avait d'abord enseigné le dogme de Réincarnation avait rejeté cet article de foi. Le changement fut effectué par deux Conciles réunis à Constantinople. Le dernier en date, le Concile de Nicée, eut lieu en 787. L'absence de Jesrad-Karma fut ainsi complétée par l'absence de la Réincarnation. L'Église régnait déjà au moyen du dogme de culpabilité innée ou péché originel. Le changement lui permit de consolider

son règne par la terreur. D'où les inventions du Diable et de l'Enfer. Sans l'enfer, dit Anatole France, le Bon Dieu ne serait qu'un pauvre diable et tous les galopins des rues iraient lui tirer la barbe. Sans le diable, confesse un prélat éminent, « *l'élimination de Satan de la théologie serait mortelle pour la perpétuité de l'Église* » (31).

Le symbolisme du Collier est d'origine hindoue :

> « *Dans le livre sacré de l'Inde, il est dit que ce qui subit l'incarnation périodique est le sutratma, ce qui signifie littéralement « le fil âme ». C'est un synonyme de l'*Ego *se réincarnant... il est ainsi appelé parce que, comme les perles sur un fil, telle est la longue série de vies humaines enfilée ensemble sur ce fil...* » (*La Clé de la Théosophie*, pp. 162-63).

Le « fil » est également désigné par l'expression « fil d'or » lorsque, dans certaines conditions, la vision de toutes ses « perles » lui est brièvement accordée : « *Le fil d'or voit toutes ses perles et n'en rate pas une seule.* »

Le collier volé à Cunégonde avait été dépecé et vendu. Il ne devait pas reparaître dans le cadre historique de *Candide*. À la suite de multiples aventures, le couple allégorique formé par l'Amant Fidèle de la Vérité et par la Version Avariée de l'Ancienne Sagesse se retrouve enfin, comme par hasard, à Constantinople, site du Concile destructeur du Collier. Les nouvelles de Cunégonde ne sont pas brillantes : « *Elle lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très peu d'écuelles, elle est esclave... mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté et qu'elle est devenue horriblement laide. Ah ! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme et mon devoir est de l'aimer toujours.* » Candide et ses compagnons arrivent à la maison du maître de l'esclave. La réunion ardemment souhaitée manque de charme :

> « *Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.* »

Le collier n'est plus. Le « fil d'âme » est piteusement « remplacé » par une

---

31. Ibid., *p. 67, Vol. 2.*

série de ficelles. Les perles ou pierres précieuses de l'ancien collier ont disparu. Elles ont perdu leur « fil d'or » et avec lui, toute signification. Chaque existence humaine est endurée sans conscience de sa longue série de vies révolues et de vies à venir. La perspective de progrès et d'ultime perfection est remplacée par l'annulement total du passé et, pour l'avenir, par le cauchemar toujours présent de tortures infernales sans fin. L'espoir de rédemption et de prétendu salut réside dans une éternelle lessive, toujours à refaire. Le meilleur homme du monde peut aller en Enfer s'il ne se trouve pas en état de grâce quand il meurt. Le pire criminel peut aller droit au Paradis s'il a la chance de mourir au sortir du confessionnal. On comprend sans peine que l'amant dévoué de la Vérité n'ait aucune envie d'épouser une telle « Cunégonde ».

L'identité allégorique de Cunégonde est confirmée lorsque Candide est attiré dans un piège où il croit pouvoir retrouver sa bien-aimée. Ayant reçu une missive annoncant que Cunégonde souffrante se trouve à Paris, il se précipite au chevet de la malade. À l'encontre des « lettres » – littérature – de la véritable Cunégonde qui ont la réputation méritée d'être « charmantes », l'« Écriture » dont il s'agit est l'œuvre de faussaires. La réalité est découverte lorsque la prétendue Cunégonde se montre incapable de parler et de supporter la lumière – « *la lumière la tue* ». La parabole voltairienne anticipe une constatation faite au siècle suivant : « *La vraie philosophie et la divine vérité sont des termes interchangeables. Une religion qui craint la lumière ne peut pas être une religion fondée sur la vérité ou sur la philosophie... d'où elle doit être fausse* » (32). L'un des sinistres individus impliqués dans l'affaire de la fausse Cunégonde est un abbé périgourdin. Il y a là une allusion à la Croisade des Albigeois, jihad chrétienne sans égale pour la férocité.

L'odyssée de la vieille femme ressemble à l'histoire de Cunégonde-Vérité. Là encore on trouve le thème douloureux de « grandeur et décadence ». Cunégonde adolescente est la fille d'une matérialisation imposante, légitime compagne du Seigneur jéhovique de Thunder-ten-tronckh. Dans un milieu de plus en plus matériel et de plus en plus matérialiste, cette baronne qui pèse trois cent cinquante livres est hautement respectée du fait de sa stature. L'enfance de sa fille s'était écoulée au château familial qui semblait être le

32. Ibid., *p. 121, Vol. 2.*

plus beau château du monde. De son côté, la vieille femme avait passé sa jeunesse dans le luxe et dans l'admiration que lui valaient son rang social et surtout sa beauté. « *Les femmes qui m'habillaient et me déshabillaient tombaient en extase en me regardant par-devant et par-derrière.* » L'ensemble de la formule : « lever de voile » plus « extase » suggère l'initiation. La future vieille était fille d'un pape fictif et d'une princesse de Palestrine. Le pape fictif plus ou moins marié au patrimoine impressionnant de son épouse est une allusion probable au fait que certains pontifes de l'Église primitive étaient initiés. La suite de l'histoire de la vieille femme est une litanie de misères comportant le rapt, l'esclavage, la mutilation et d'autres atrocités. Comme dans l'histoire de Cunégonde, le bien-être initial est brutalement détruit par des intrigues meurtrières, par des guerres et par d'autres bouleversements.

Le lignage de la vieille femme est nettement antérieur et supérieur aux titres de « noblesse » de Cunégonde. En outre, le côté maternel de sa généalogie est supérieur au côté paternel représenté par le pape imaginaire. La princesse de Palestrine est apparentée à l'Ancienne Égypte et, au-delà de l'Égypte, à l'Atlantide. Palestrine ou Préneste est une ville connue pour ses anciens monuments cyclopéens, notamment pour son Temple de Poséidon, figure mythologique symbolisant l'Atlantide dans un de ses aspects. La princesse possède une « propriété » à Gaète, ville jadis gouvernée par des hypates ou consults héréditaires. L'allusion probable aux hypates évoque Hypatia, femme remarquable qui enseignait l'astronomie et les mathématiques à l'École néo-platonicienne d'Alexandrie au début du quatrième siècle. C'est précisément de cette École, allégorisée par la mère de la future vieille, qu'il s'agit au Chapître XI de *Candide*. Belle jusqu'à la mort, elle est tuée par les pirates qui l'ont enlevée ainsi que sa fille. Cette beauté durable vouée à une destruction imminente est saluée au passage suivant de *Isis Dévoilée* : « *Jamais l'École néo-platonicienne n'atteignit un sommet philosophique aussi élevé que lorsqu'elle était proche de sa fin* » (33).

Hypatia avait pour ennemi acharné Cyril, évêque d'Alexandrie « *dont elle éclipsait l'éloquence, et dont l'autorité bâtie sur des superstitions dégradantes, devait céder à la sienne, érigée sur le roc de loi naturelle immuable* » (34).

---

33. Ibid., *pp. 40-41,Vol.2.*
34. Ibid., *p. 253, Vol. 2.*

Le meurtre d'Hypatia fut manigancé par Cyril dont l'autorité ne pouvait survivre au lever de certains voiles.

> « *Au début du quatrième siècle la foule se mit à s'assembler à la porte de l'académie où la savante et infortunée Hypatia énonçait les doctrines du divin Platon et de Plotin, et entravait ainsi le progrès du prosélytisme chrétien. Elle dissipait trop bien la brume masquant les mystères religieux inventés par les Pères, pour ne pas être considérée dangereuse* » (*Isis Dévoilée*, p. 252, Vol. 2).

Hypatia devint...

> « *... une masse méconnaissable de chair et de sang, réduite à l'état de bouillie sous les coups de Pierre le Lecteur – ... son jeune corps innocent mis en pièces, la chair arrachée aux os, au moyen de coquilles d'huîtres et ses restes jetés au feu par ordre du même Evêque Cyril... – Cyril, le Saint CANONISÉ !* » (*Isis Dévoilée*, pp. 52-53, Vol. 2).

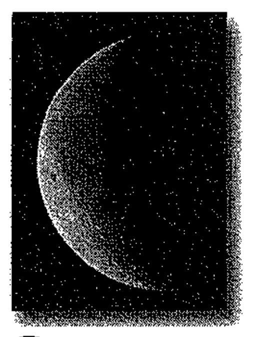
Notons au passage l'hommage de Marcel Proust à la martyre « Hypatie » qui « *voyait... sous ses pieds rouler les mondes* » (35).

La Perfection dans le Mal persiste aux Chapitres XI et XII de *Candide*. Laissée pour morte sur un tas de morts à la suite d'une bataille, la jeune fille, et future vieille, recouvre l'usage de ses sens lorsqu'un homme qui la prend pour un cadavre essaie de la violer. Bien qu'initialement surprise d'entendre le « langage » familier de sa propre religion, elle constate que le malfaiteur qui l'a choisie pour victime est rendu impuissant par son affiliation à l'Église. L'homme est un musicien dont la voix pure de l'enfance a été préservée au prix de sa virilité. Bref, le *castratus* a « perdu la clé » et se lamente. « *Méconnaissable, mutilée, défigurée, la version la plus récente et la plus dégradée de la Vérité reste inviolable pour le scélérat.* » Il y a là un parallèle à la « résurrection » de Pangloss. La Vérité qui semblait morte survit malgré tout. Sa survivance dans un tel monde la prouve indestructible.

À suivre...

---

35. À la Recherche du temps perdu, p. 639, Vol. I.



Par Lucia-Mary Berthelin

Le monde amérindien est attirant et charmeur. Mon premier contact avec lui date de 1977. À l'époque, mon initiateur martiniste avait émis l'hypothèse de la réincarnation pour tenter d'expliquer ma fascination pour le peuple et la culture autochtone des Amériques.

Une nouvelle fois, en cette année 2005, j'ai voulu l'explorer. Au printemps, par l'entremise d'une activiste de la cause des femmes, j'ai rencontré « the sisters of the moon », les sœurs de la lune. Ce groupe de femmes et de filles pratique le chamanisme, la magie androgyne des quatre éléments, la sorcellerie blanche traditionnelle et la guérison par le toucher magnétique et par l'esprit.

Elles accompagnent aussi, affectivement et spirituellement, des femmes et des enfants séropositifs et des malades du Sida. Altruistes, elles ne demandent pas d'argent. « *Le dollar, produit du capitalisme dévoyé, est à l'origine de bien des maux de notre société* », me disaient-elles lors d'une de nos longues conversations. Elles utilisent le troc, l'échange équitable des biens, dans notre monde de la consommation et du profit.

Au commencement, elles étaient toutes des natives de la nation Anahi et de la région sud-est de la Colombie britannique. Wakanamy, l'ancienne par l'âge et par l'expérience, est la fondatrice de cette communauté, la « chefe » aimée et respectée des « sœurs de la lune ». Aujourd'hui, des métisses, des afro-américaines, des hispaniques composent la sororité qui s'étend aux quatre coins de l'état canadien. Hors des sentiers battus et des cartes touristiques, la communauté organise des séjours initiatiques de courte ou longue durée. Elle reçoit des femmes ayant une démarche et une recherche spirituelles ou altruistes.

Du « Women's Building » à San Francisco jusqu'à la gare de Vancouver, c'est le chemin parcouru pour être mise en présence de celle qui fut notre guide-initiée, Wakanamy elle-même. « La famille, notre future école » se trouve à

une centaine de kilomètres au sein d'une nature préservée et sauvage. Nous avons donc passé dix jours en contact permanent avec une forêt sacrée, vivante, des rivières et d'un lac d'une réelle limpidité. Cette terre est enchantée ; là, animaux et humains vivent en harmonie, sous un ciel éclatant à faire pâlir nos aurores australes.

Wakanamy, Pouma, Lota, Milly et les autres furent nos accompagnatrices et complices bienveillantes et discrètes durant nos apprentissages.

« Les sœurs de la lune » sont devenues nos sœurs et me voilà, à présent, une « apprentie chamane », une « sorcière guérisseuse », mais pas de pacotille, comme celles d'Harry Poter !

Les moments les plus forts et les plus beaux de ce séjour initiatique restent la préparation charnelle et mystique du « moi-le-tout » dans la nature et les rituels de passage par les quatre éléments ; de la « Terre-Mère » au « Vent-Sœur », en passant par l'eau du « Lac-Fille » et le « Feu-Épouse ». L'étape ultime de ce noviciat fut le partage et l'échange avec toutes mes sœurs, les nouvelles et les aînées, autour d'un repas végétarien bio. Bien au chaud dans le « wigwam » de Wakanamy, nous vivions, avant la séparation provisoire, la dernière heure qui nous restait dans la joie simple et l'amour-tendresse. Nos cœurs à l'unisson et nos âmes unifiées, nous chantions, nous méditions, nous nous promettions de nous retrouver dans le futur pour poursuivre l'aventure commune.

Je voulais témoigner à nos amies lectrices et à nos amis lecteurs de la revue *L'Initiation* de cette extraordinaire découverte, de cette émouvante expérience qui furent miennes. Sur cette planète bleue, dans notre monde humain de violence, de bruit et de fureur, il demeure encore, déesse merci !, des lieux et des êtres de paix et de beauté, de lumière et de sagesse. D'amour, tout simplement.

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur www.initiation.fr

Les sept lois de l'univers

Par Dolores Saraluce

Cet article a été présenté sous forme de conférence au cours d'une réunion martiniste à Madrid le dimanche 4 juin 2006. Grâce à l'obligeance fraternelle de son auteur, Dolores Saraluce, et aux organisateurs de cette réunion, j'ai obtenu l'autorisation de la publier dans notre revue. Je tiens à les remercier tous du fond du cœur, sans oublier le traducteur fidèle sans qui cette publication n'aurait pas été possible.

LE SPIRITUALISME

Le Tout est esprit et l'Univers est une création mentale qui existe dans l'esprit du TOUT.
Si l'Univers est de nature mentale, la transmutation mentale doit être l'art de transformer et de changer les conditions, qu'il s'agisse de la matière, de l'énergie ou de l'esprit. Il s'agit donc d'une MAGIE.
L'alchimiste spiritualiste pourrait être considéré comme un maître qui ne vit pas pour l'exhibition publique, mais qui agit et travaille plutôt dans la voie de la réalisation et du service. Il ne faut donc pas oublier l'axiome selon lequel TOUT EST ÉNERGIE ET L'ÉNERGIE SUIT LA PENSÉE. C'est là, la clef qu'il ne faut pas oublier.
La transmutation mentale/spirituelle pour la transformation des conditions se réalise à travers les AFFIRMATIONS et AUTOSUGGESTIONS et il y a des gens qui, partant de ce principe, créent dans leur milieu les conditions matérielles et mentales, consciemment ou inconsciemment, qui affectent les autres. Pour cette raison, le spiritualiste sait que devant cet état de chose, il faut se protéger pour ne pas en être affecté.
Le spiritualiste a la connaissance pour changer sa pensée et, partant, ses conditions du moment, en laissant l'esprit le guider.
En apprenant l'art de la transmutation mentale, on arrive à redevenir ce que nous étions au commencement.
Parler des Lois Universelles équivaut à apprendre des lois de la vie que tout homme devrait connaître afin de voyager en sécurité et arriver sain et sauf à destination, accélérant ainsi son évolution par la réalisation du projet inscrit en lui et qui le rendra libre pour parcourir le chemin avec succès et assurance.
Ces lois appartiennent au TOUT, qui, à son tour, est en toute chose, parce

que le TOUT c'est Dieu et rien n'échappe aux lois Divines parce que rien n'existe hors de Lui. (Dieu).
Hermès Trismégiste fut le grand soleil central de l'Occultisme.
À travers les 7 principes de la vérité, toutes les portes du Temple s'ouvriront de part en part.

1 - LE SPIRITUALISME.
2 - On vit et on se meut dans la création mentale où nous avons notre être.
3 - Le disciple de la philosophie hermétique peut employer consciemment les lois mentales et ouvrir les portes du temple de la connaissance mentale et psychique et y entrer librement et intelligemment.
4 - Ce principe mental explique la vraie nature de l'énergie de la force et de la matière et comment tout cela est subordonné à la maîtrise de l'esprit.
5 - Un maître disait : celui qui comprend la vérité que l'Univers est mental est un adepte avancé.

LE PRINCIPE DE LA CORRESPONDANCE

TOUT CE QUI EST EN BAS EST COMME CE QUI EST EN HAUT
ET CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST EN BAS,

Cette compréhension nous aide à raisonner sur les secrets de la Nature en allant du connu à l'inconnu et en orientant son application vers la matière et l'esprit.
Dans cette loi, il y en a deux autres qui sont les lois de l'Analogie et de l'Affinité.
L'homme est considéré comme un MICROCOSME créé à l'image de l'univers ou MACROCOSME et, entre les deux, il existe une analogie et une correspondance totale, mais la manière de vivre de l'homme a détruit ce rapport parfait avec Dieu et la question est de le rétablir.
Si l'homme réussit à harmoniser son état physique et psychique avec les vibrations de l'Univers, il pourra échanger les énergies et communiquer avec lui et recevoir l'aide et la consolation que Dieu lui envoie pour se parfaire.
Purifier notre être et notre corps par nos pensées et sentiments fera vibrer les centres spirituels et attirer, de l'Océan Cosmique, les éléments les plus

rayonnants pour construire le corps glorieux et immortel qui habite en nous. De cette façon nous attirerons les particules de la Nature lumineuse qui nous permettra de nous remettre et nous rendra plus sympathiques, radieux, intelligents, et en même temps changera notre destin. Mais, si nous détruisons ce que Dieu nous a donné, les forces de la nature ne nous aideront pas longtemps et la tristesse, l'aigreur et la maladie nous envahiront.

LA LOI EST ABSOLUE, CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST BAS, donc les riches en intelligence, bonté et noblesse, auront à l'extérieur toutes les richesses et ceux qui ne possèdent pas ces qualités seront dans la misère. Ce ne sera pas l'œuvre des êtres humains mais plutôt celle de l'intelligence cosmique qui se manifeste à nous à travers l'inamovible loi d'analogie dans l'Univers.

LA VIBRATION

Rien n'est immobile, tout se meut et vibre. Ainsi s'expliquent les différentes manifestations de la matière, de la force de l'esprit qui ne sont que le résultat des différents états vibratoires.
Du TOUT, du pur esprit à la matière la plus grossière, tout est vibration.
La vibration de l'esprit a une intensité infinie. La matière, à ses côtés, a une vibration tellement faible qu'elle semble au repos, alors même qu'entre ses deux pôles il existe une infinité de degrés d'intensité vibratoire.
Comprendre le principe nous rend capable de contrôler nos vibrations mentales et celles des autres, en même temps que cela nous permet de pouvoir agir sur les phénomènes naturels.

RIEN N'EST AU REPOS, TOUT CHANGE, TOUT VIBRE

Le mouvement se manifeste dans tout l'Univers.

La Science a démontré que tout ce qu'on appelle matière et énergie n'est que mouvements vibratoires.
La doctrine hermétique affirme que toute manifestation de pensée, émotion, raison, volonté, désir ou n'importe quel autre état mental, est accompagné de vibrations qui émanent de l'extérieur et peuvent affecter les esprits des autres par induction et dont l'influence est connue comme la télépathie ou

l'effet du pouvoir de l'esprit sur les autres.
Toute pensée ou émotion a son intensité vibratoire correspondante et peut affecter nos états mentaux.

LA POLARITÉ

TOUT EST DUEL, TOUTE CHOSE A 2 PÔLES
ET LES DEUX PÔLES OPPOSÉS SONT DE NATURE ÉGALE
MAIS DE DIFFÉRENTE INTENSITÉ.

Rien n'est neutre, tout est et n'est pas en même temps. Toutes les choses ont deux pôles. Il y a toujours un Revers pour un Envers. En chaque chose on trouve son contraire. Ce fait nous permet de transmuter un état mental en un autre, selon la loi de polarité. Les extrêmes se joignent, les vérités sont des vérités à moitié.
Le principe opère sur le plan mental, donc il est possible de transmuter les vibrations de haine en vibrations d'amour dans le même esprit et dans celui des autres, et partant, de transmuter le mal en bien.
L'alchimie authentique du maître, c'est l'art de polariser, quand il l'applique à soi-même et aux autres.

LE RYTHME

Tout a un flux et reflux, monte et descend, *L'OSCILLATION PENDULAIRE* se manifeste en toutes les choses et la mesure de l'OSCILLATION à droite est la même qu'à gauche : c'est la loi de COMPENSATION.
Elle est étroitement liée à la polarité.
Dans le rythme, l'oscillation est toujours vers un pôle, d'abord, vers l'autre, ensuite.
Il s'agit d'une action - réaction, avancée-recul et elle se manifeste dans toutes les choses, états mentaux et phénomènes de l'Univers.
Il n'y a pas de repos absolu ou cessation de mouvement dans toutes les phases de la vie et de l'activité humaine.
Dans le principe, on découvre que le rythme est invariable et que dans les *phénomènes mentaux, donc dans la conscience, il se manifeste sur le plan* inférieur et supérieur. Cette découverte peut nous permettre de nous élever

vers les plans supérieurs et échapper ainsi à l'oscillation du pendule qui se manifeste sur le plan inférieur.
Le balancement du pendule se produit donc inconsciemment et sa neutralisation peut se faire en élevant l'ego au-dessus des vibrations du plan inconscient de l'activité mentale, de sorte que l'oscillation négative ne se manifeste pas dans la conscience et ne nous affecte.

C'est-à-dire qu'il s'agit de s'élever au-dessus d'une chose et de la laisser passer au-dessous de nous.
Cela requiert un degré d'équilibre et d'inflexibilité mentale pour ne pas que les sentiments et autres modalités soient attirés par le pendule.
Avec le rythme, le mot COMPENSATION agit aussi. Il consiste à se balancer et à se maintenir en équilibre parce que le rythme a une mesure d'oscillation égale d'un côté et de l'autre des pôles. Cela s'applique aussi aux états mentaux de l'homme quant à la joie et la souffrance de même intensité.
La loi hermétique enseigne qu'on peut fuir l'oscillation vers la douleur, en neutralisant le processus, en montant au plan supérieur de l'ÂME, évitant ainsi les expériences qui nous viennent des plans inférieurs.
Dans la compensation, tout ce qui monte descend, avance ou recule, la mesure du mouvement étant égale d'un côté comme de l'autre.
Il s'agit d'un va et vient, d'un flux et d'un reflux, d'une action-réaction.
La loi se manifeste dans toute la Création, mais quant aux états mentaux de l'homme, celui-ci peut arriver à maîtriser le principe par neutralisation, ce qui ne signifie nullement l'annuler, mais plutôt l'empêcher d'opérer et en annuler les effets. On peut y parvenir en se focalisant sur le point où on voudrait rester, maîtrisant ainsi le rythme pendulaire qui le suivrait en entraînant vers l'autre pôle.
Le travail peut se faire de façon consciente ou inconsciente, mais en définitive celui qui le fait consciemment est en plein dans le processus de l'alchimie mentale.

LA LOI DE CAUSALITÉ

Connue sous le nom de loi de cause à effet, toute cause a un effet et tout effet a une cause et rien n'échappe à cette loi.
L'occultiste connaît le moyen d'atteindre avec l'esprit le plan supérieur où les

effets deviennent des causes, et dominer ainsi des plans supérieurs les plans inférieurs. On peut maîtriser les situations du monde inférieur et être les maîtres de notre propre vie au lieu d'être des êtres soumis, utiliser le principe au lieu d'en être les instruments.
Elle est aussi connue sous l'appellation de loi du karma. Il n'y a rien en dehors de la loi et rien ne se produit contre elle. Le supérieur prévaut toujours sur l'inférieur jusqu'à ce que l'homme atteigne l'état où il trouvera refuge en la loi même et puisse échapper à toutes les lois naturelles, quand il sera capable de placer son esprit dans le TOUT, c'est-à-dire la propre loi.

LOI DE GÉNÉRATION

Tout a un principe masculin et un principe féminin. C'est ainsi qu'elle (la loi) se manifeste sur tous les plans (mental, physique et spirituel). Son but créateur œuvre à générer, régénérer et créer sur tous les plans de la vie et dans tous les phénomènes.
Pour appliquer cette loi au genre mental, il faudrait partir de l'existence de l'esprit objectif et subjectif qui existe en chaque homme ou esprit conscient ou subconscient, actif et passif.
Le principe masculin de l'esprit correspond à l'esprit objectif conscient, volontaire et actif, et le principe féminin est toujours celui de récepteur des impressions alors que la tendance du principe masculin est de les donner et de les exprimer.
Le principe guide le travail de génération de nouveaux concepts, pensées, idées, et même les œuvres de l'imagination. Aussi bien l'homme que la femme génèrent des images mentales qui sont le résultat des impressions reçues de l'extérieur au lieu de produire des réactions mentales.
Le genre mental est toujours actif et partout. Les personnes influentes emploient leur principe masculin pour imprimer leurs idées aux autres (l'orateur, le politicien, le prédicateur, etc.)

DANS TOUTES LES LOIS DE L'ORDRE DE L'UNIVERS

Tout commencement a une fin. Tout change. Tout vient de l'Un Infini.
Vivre ce principe nous amène à penser que toute difficulté ou souffrance,

grande ou petite, peut être surmontée. Rien ni personne ne peut nous faire peur, le pire a toujours une fin.
Il s'agit d'une loi de pile ou face, et toutes les deux sont des faces opposées, indispensables et complémentaires.
Le plus grand avantage accompagne toujours le plus grand inconvénient.
Il s'agit de la loi de la balance suivant laquelle l'homme le plus brutal est le plus faible et le plus simpliste, et que la beauté extérieure la plus attirante peut être atténuée par la plus grande laideur intérieure.
Mais tout être humain peut transformer la laideur en beauté, la difficulté en facilité, la petitesse en grandeur.
L'INFINI, L'ABSOLU et L'ÉTERNEL est le moteur immobile de tout le reste des choses qui changent. Le UN reste en tout et en tous, avant tout commencement et après toute fin.

LE VRAI HOMME VOIT L'UNIVERS ET SE SENT UN AVEC LUI.

Se sentir libre dépend de la volonté de vivre spirituellement en laissant le soin à l'esprit de chaque homme de se manifester.
On l'identifie à la JUSTICE et à l'AMOUR ÉTERNEL, mais l'homme qui ne sait pas s'aimer soi-même comme partie du Tout est incapable d'aimer les autres et les choses, et donc, les deux premiers commandements de la loi divine ne peuvent se réaliser.

LA LOI DE L'ENREGISTREMENT

L'homme peut ne pas croire en Dieu mais ce qu'il pense, sent et fait s'enregistre en lui et dans les autres, laissant ainsi des traces.
De ce point de vue, nous ne pouvons nous permettre de faire tout ce que nous voulons, tant au niveau moral qu'au niveau spirituel, parce que tout entraîne des conséquences.
En réalité, on ne peut rien trouver dans le monde visible qui n'existe déjà dans le monde invisible.
L'Intelligence Cosmique a enregistré toute l'histoire de l'Univers.
Chaque événement se reflète dans tous les objets qu'il y a autour, laissant des traces indélébiles dont le registre constitue les archives akashiques.

Tout laisse des traces sur le plan éthéré, aussi bien les images, la mémoire imprimée des lieux où nous vivons, les murs, meubles, objets que les événements de notre vie quotidienne.
On laisse des traces des objets que nous touchons, de notre présence, les émanations de nos corps physique et astral, des personnes que nous fréquentons et pour cette raison, il est important de travailler sur nos pensées, nos sentiments, pour les améliorer et les purifier, sachant que nous pouvons faire le bien et le mal, non seulement dans nos créations mais aussi dans nos pensées et sentiments.
Mais avant de laisser des traces de tout ce qui précède à l'extérieur, elles s'enregistrent en nous et celui qui alimente longtemps des pensées de jalousie, d'égoïsme, de méchanceté, finit un jour par être paralysé et empoisonné par les traces obscures et sombres qu'il a laissées.
Connaissant la loi, nous devons être prudents et être attentifs pour que nos actes n'aient pas à venir à la conscience et que nous n'ayons à le regretter.
Tout ce que nous enregistrons produit des effets dans le monde visible et invisible et perturbe l'ordre des atomes et des électrons qui finiront un jour par nous importuner.
Nous devons nous efforcer de laisser des traces lumineuses dans tout ce que nous faisons ; nous serons ainsi sur le sentier et demanderont que tous ceux qui y passent reçoivent la paix et la lumière et qu'ils soient conduits sur le bon chemin pour que les êtres humains vibrent de plus en plus à l'unisson avec le monde Divin.

POUR CHANGER UN ETAT MENTAL,
Il FAUT EN CHANGER LA VIBRATION.

La voie, c'est la VOLONTE DIRIGÉE *vers l'ATTENTION pour maîtriser l'état* mental.
Tout ce que nous ne voulons pas disparaît en changeant de polarité, par le biais de la transmutation.
Face à la peur, le mieux c'est de cultiver le courage afin qu'elle disparaisse.
Il ne s'agit pas de rejeter notre ombre, mais de nous ouvrir à la lumière.
Pour que le négatif disparaisse, il faut se concentrer sur le positif.
En dominant la polarité, on réalise la transmutation ou l'alchimie mentale.
Le rythme aussi est neutralisé par l'art de la polarisation.

Quiconque se polarise sur le MOI SUPÉRIEUR s'élève au-dessus des vibrations mentales de l'EGO, fruit du plan de conscience ordinaire.
Du plan Supérieur, on peut contrebalancer les lois les unes par les autres, parce que toutes affectent le plan physique mais pas le plan supérieur, qui peut toujours dominer l'inférieur.

LA VRAIE TRANSMUTATION HERMÉTIQUE EST UN ART MENTAL

Si l'UNIVERS EST ESPRIT dans sa nature intrinsèque, on en déduit que la transmutation mentale doit modifier et transformer les conditions et les phénomènes de l'Univers.
Dans cet UNIVERS MENTAL, l'esprit de l'homme doit être le plus grand pouvoir qui puisse affecter les phénomènes de la nature. Si on comprend cette vérité, les miracles et les merveilles cessent d'avoir des zones d'ombres.

LE TOUT EST ESPRIT ET L'UNIVERS EST MENTAL.

Le vrai sage qui connaît la Nature de l'Univers emploie les lois supérieures contre les lois inférieures et, par le biais de l'alchimie, transmute ce qui est indésirable en quelque chose de précieux, échappant ainsi à la souffrance des plans inférieurs en vibrant sur les plans les plus élevés.

La transmutation est l'arme du maître.





Papus avait coutume de donner de nombreuses conférences publiques sur les différents sujets liés à l'ésotérisme et aux sciences secrètes. Nous avons retrouvé celle-ci qu'il donna le jeudi 22 février 1912 et nous avons pensé qu'il était intéressant de la publier dans cette revue justement fondée par Papus en 1888.

L'histoire de Bacchus où le vieux Silène se sauve en emportant sur un âne le futur initié, c'est encore l'histoire de la fuite en Égypte, cela a rapport à un mystère trop considérable pour qu'il soit besoin de le rappeler.

Les 12 apôtres correspondent aux douze signes du Zodiaque, et on n'en finirait pas si on voulait montrer les rapports qui existent entre le Ciel et la Religion.

Nous trouverons cependant des révélateurs chez lesquels la doctrine sera une doctrine vivante, parlant non plus au cerveau, mais au cœur, et c'est ce que nous allons trouver dans le Bouddha dont je vous retraverserai l'histoire et les hauts faits dans la deuxième partie de cette causerie déjà trop longue.

Après avoir vu les splendeurs du Brahmanisme, nous arrivons à un des points de l'histoire de la religion indienne les plus captivantes qu'on puis concevoir.

Il s'agit d'un initié, d'un membre du Collège sacré qui quitte son centre d'initiation et qui donne au peuple, à tous, la doctrine qui était jusque là réservée aux initiés eux-mêmes.

Voilà l'histoire, je crois, exacte, de la mission de Bouddha ; nous allons voir

comment elle est traduite et comment les initiés s'entendaient à dire en même temps des choses extrêmement naïves.

Vous avez dû déjà remarquer que dans le Pentateuque, les histoires qu'on raconte ne sont souvent enfantines, parfois choquantes, que pour ceux qui ne les comprennent pas. Eh bien, c'est que les histoires qu'on raconte ne sont pas les véritables. La vérité, qu'il s'agisse de recettes hermétiques, de recettes agricoles ou d'une foule de secrets qu'avaient les Anciens, est cachée d'une façon admirable sous les noms propres. L'Ancien ne ment jamais, mais il voile, et son procédé est extrêmement simple, il laisse deviner à celui qui a été à son école les mystères en traduisant les noms propres.

Prenez le paganisme. Vous avez un dieu qui est invoqué dans les premières années de l'homme, quand les profanes veulent s'emparer des secrets, ils sont foudroyés par un dieu qui s'appelle Jupiter : c'est le Dieu-Tonnerre, c'est l'électricité.

Prenez n'importe quel nom hébraïque du Pentateuque ; si vous savez le traduire, vous verrez les secrets prodigieux, et je vous dirai cela pour vous amuser. Les anciens membres secrets de l'église cabalistique en Israël avaient inscrit la recette des procédés hermétiques sur le pectoral du grand prêtre. Elle y est toujours, on y lit le nom des douze tribus, mais celui qui sait lire voit une recette de chimie qui n'a pas encore été traduite jusqu'à nos jours.

Les Anciens utilisaient les noms propres de façon spéciale, et il en est de même dans l'histoire du Bouddha. Je vais vous la répéter telle qu'elle est écrite, mais je vous préviens qu'elle est entièrement symbolique et que sous chaque nom se cache une vérité. Le Bouddha est fils d'un Roi, il naît dans un palais. Sa mère meurt sept jours après sa naissance.

On lui donne beaucoup de noms, on l'appelle, de son nom naturel, de son nom d'homme, SIDARTA, on l'a surnommé « çakyamuni » et Bouddha, qui veut dire l'Illuminé. C'est sous le nom du Bouddha qu'il est le plus connu.

Ce nom du Bouddha peut prêter à confusion, parce que Bouddha est le sauveur, et il y avait plusieurs sauveurs dans l'Inde.

Celui qui nous intéresse naît à « Kapilavastou », en 650 avant Jésus-Christ ; l'époque est intéressante, parce qu'elle nous donne Pythagore et Platon, qui viendront quelques années après, Pythagore surtout ; elle donne Cakiamuni dans l'Inde, Confucius en Chine, Esdras en Israël, elle nous indique donc une révélation partout, chez tous les peuples. Ce 6e siècle, cette période entre le 6e et le 5e siècle avant Jésus-Christ offre un intérêt passionnant chez tous les peuples.

Dans l'Inde, c'est la révélation de Cakyamuni ; il est élevé par le roi son père dans le palais, et le roi cherche à ce que l'enfant ne connaisse pas la misère ni les choses tristes. Il est entouré de jolies femmes, de gens bien portants, la musique retentit à ses oreilles toute la journée, il vit au milieu des festins et au milieu de ce qu'un homme pourrait appeler le bonheur.

Mais le bonheur est ainsi fait que lorsqu'il vous accable, vous cherchez à le fuir.

On marie Cakyamuni avec une jolie femme ; il l'aime, il a un enfant, et brusquement, quelques jours après la naissance de cet enfant, trois choses épouvantables lui apparaissent : il voit d'abord un vieillard. Il n'avait jamais vu un vieillard, il demande ce que c'est, et on lui dit que c'est quelqu'un qui a fini son temps sur terre et qui va partir. Quelques jours après, il s'échappe et voit un malade couvert d'ulcères. Il n'a jamais vu de maladie, c'est encore pour lui un déchirement, une révélation.

Et enfin, sortant du palais un matin, il aperçoit un cadavre, un mort qu'on enterre.

Enfin, dernière révélation, il voit passer un religieux qui prie et qui parle d'un autre monde.

Voilà l'histoire. Eh bien, vous concevez que derrière cette histoire, il y a quelque chose de plus élevé.

Boud, c'est le cerveau en sanscrit, c'est l'être qui réfléchit, dans le sens des miroirs qui reflètent.

Mais qu'est-ce que le cerveau réfléchit ? Ce que le cœur lui enseigne.

Un homme ordinaire n'aurait pas réfléchi à ces choses qu'il voit. L'homme qui va être le sauveur de tant de milliers d'êtres se demande pourquoi la vieillesse, pourquoi la maladie, pourquoi la mort, et c'est à la solution de ces trois problèmes qu'il va consacrer toute son existence.

Il abandonne sa femme et son fils, il se sauve.

Voilà donc l'initié qui a quitté son centre d'initiation et qui cherche ailleurs.

Car il faut vous dire que femme, fils, père et palais, c'est l'histoire ésotérique de l'Initiation brahmanique ; on a cherché avec beaucoup de peine et on n'a pas trouvé au point de vue ésotérique les détails de l'existence dont je vous parle. On a trouvé des lignes générales, un roi avait une ville... mais les détails ont été faits après coup, comme dans les histoires antiques.

Revenons à l'histoire ésotérique.

Que va faire le Bouddha ? Il quitte le Palais et pendant 7 ans fréquente les brahmines, il s'initie à l'initiation brahmanique.

Il est dans une forêt dont le nom est encore un mystère : Uruvela, il est près d'une rivière qui s'appelle Niragara, et il passe là 7 ans.

Il est ascète, son ascétisme est tellement intensif qu'il donne la croyance, l'idée de se perfectionner à cinq autres brahmines qui sont autour de lui et deviennent ses premiers disciples.

Et brusquement le Bouddha voit qu'il n'est pas dans la véritable voie. Il abandonne l'ascétisme, il se met à manger, à vivre et rester calme et tranquille sous l'arbre...

« J'allais dire du bien et du mal, mais ne traduisons pas ce mot secret, disons tout simplement l'arbre bô. Il est sous l'arbre bô, et sous l'arbre de cette tranquillité de tous les plans, il reste impassible sans ascétisme et il prie, il se rend compte que tout ce qui est terrestre ne conduit pas au plan d'illumination,

et c'est alors que lui apparaît le diable. »

Le diable cherche à le tenter de toutes les façons possibles, il lui montre d'abord la richesse, il lui montre les honneurs, il lui montre tout ce qui fait le bonheur sur terre, et comme cela ne dit rien au Bouddha, il lui envoie ses filles. Il y a des pages merveilleuses, ce sont les discours de ces filles terrestres qui disent au Bouddha : tu es sur la terre pour vivre comme un homme terrestre, pourquoi ne réponds-tu pas ? Il répond en mystique que le bonheur n'est pas en elles, que tout en elle est périssable, et que leur beauté ne se conservera que si elle est élevée par l'illumination.

Les filles du diable disparaissent, et c'est alors qu'a lieu la tentation suprême. Le diable dit : « *Tu devrais aller vers Dieu.* » Il résiste encore, disant : « *Si j'étais seul, oui, mais je suis venu pour les autres, et pas pour moi ; je suis venu sauver l'humanité en lui révélant la clef des malheurs terrestres, et cette clef, c'est la loi des réincarnations.* »

C'est la première découverte que fait le Bouddha.

Au bout de plusieurs jours de prière, de méditations nombreuses sans ascétisme, l'illumination arrive ; une nuit il aperçoit la genèse secrète de tout ce qui est dans le monde, il voit la clef du problème. Pourquoi sommes-nous malheureux ? Parce que nous nous réincarnons ; nous avons été indignes dans une existence antérieure et venons payer dans ce « monde-enfer » ce que nous avons fait avant. Alors c'est une loi de justice qui apparaît au lieu de la loi d'injustice, au lieu d'un Dieu qui nous punit, l'homme se rend compte que c'est nous-mêmes qui nous punissons.

Supposez le cas, que j'ai vu personnellement, d'un homme qui ne croit à rien, le ciel n'existe pas pour lui, il dit : Après moi la fin du monde, il a fait sur terre toutes les sottises possibles en disant : « *Mes héritiers s'arrangeront.* » Que se passe-t-il ?

C'est simple, prenez ce que je vais vous dire pour une histoire à amuser les enfants et que cela ne trouble pas vos rêves.

Le monsieur meurt. Comme il a nié le Ciel, le Ciel n'existe pas pour lui : pour

justifier le mot : « *il sera puni jusqu'à la septième génération* » il devient le petit fils de sa famille, de lui-même. Et il se trouve que cet homme, qui a été juge impitoyable, a comme petit fils un homme qui passe sa vie en prison sans se douter que c'est lui-même qui en a distribué des années quand il était juge.

C'est une histoire qui nous montre que nous venons ici récolter ce que nous avons fait antérieurement.

Cette loi de la réincarnation a été enseignée dans tous les temples antiques, dans toute l'antiquité classique.

C'est la grande découverte du Bouddha, *qui avait été indiquée avant lui dans* les lois de Manou. La réincarnation et ses lois sont enseignées par l'église brahmanique, mais Bouddha est arrivé à briser les castes, à redonner au peuple, à tout le monde cette loi et ces clefs réservées jusque là aux initiés de la plus haute autorité.

Tous les initiés commencent leur prédication assez tard. On ne sait rien de leur enfance. Bouddha n'échappe pas à la règle ; c'est à 36 ans qu'il commence sa mission. Il a 45 ans de prédication, si bien qu'il meurt à 81 ans.

La mort du Bouddha est intéressante, extrêmement intéressante, parce qu'on peut la mettre en parallèle avec la mort du Christ ; et elle nous montre une chose curieuse, c'est qu'à la mort du Bouddha la nature s'émeut comme à la mort du Christ. Mais le Christ est le seul des révélateurs qui soit revenu sur terre dans un même corps ; le Bouddha peut se réincarner dans un autre corps, il n'est pas revenu dans le même corps qu'il a quitté lors de son trépas.

Et ce problème qui a l'air un peu enfantin n'avait pas échappé aux disciples du Christ, ils s'y connaissaient en magnétisme, en astral et en apparitions, et quand le Christ, après sa résurrection, apparaît à saint Thomas dans son même corps, saint Thomas lui dit (si vous voulez me passer cette expression d'argot) « *Je la connais, tu es un corps astral, pas celui que nous avons connu dans un corps physique* ». Et c'est alors que le Christ lui fait toucher ses plaies pour lui montrer que c'était un corps physique revenu sur terre

dans des conditions du moins curieuses.

Je vous ai parlé tout à l'heure des livres écrits dans l'Invisible, à côté des étoiles qui écrivent le livre de façon physique ; quand on est dans certains états psychiques il y a des paroles qui apparaissent de l'autre côté.

J'ai vu un homme qui n'avait pas étudié les Évangiles ; quand on lui parlait des Évangiles, il vous disait ce qu'il y avait dedans en phrases différentes, mais l'idée était pareille, il lisait cela dans l'autre plan.

Il y a eu – pour sortir d'un sujet trop religieux et trop élevé – un fait très curieux à Londres, il y a quelques 30 ans. La fille d'un romancier populaire très connu, Collins, qui s'appelait Mabel étudiait la mystique et était un médium merveilleux sans grandes connaissances philosophiques. Elle a vu un jour apparaître devant elle, sur un mur, en vision, une série de phrases. Ces phrases, elle les copiait, elles étaient écrites en anglais, et elle a ainsi pu écrire comme médium un petit livre qu'on n'a jamais pu égaler, il s'appelle *La lumière sur le sentier*. Il a été écrit par mademoiselle Mabel Collins, et c'est encore une énigme pour ceux qui veulent lire des livres mystiques.

Ne croyez pas, quand je vous dis cela, qu'il s'agit là de visions, de rêves, il est possible de lire de l'autre côté certaines choses écrites. Je ne vous dirai pas qu'on y lit des romans ni des contes, mais on y lit des choses qui ont rapport à la Divinité et aux relations entre les plans supérieur et inférieur.

Le Bouddha a été un de ces révélateurs, et il faut éviter, dans toutes ces hautes questions, d'être sectaire. Le Christ a dit qu'il y avait plusieurs appartements dans la maison de son père, en voulant montrer que tout homme respectueux de sa religion peut être sauvé. De même, Mahomet, qui passe pour un sectaire, a montré que c'est le Christ qui viendra juger les vivants et les morts : Mahomet a rendu au Christ une telle justice qu'on trouve dans le Coran une apologie chrétienne comme on en voit rarement ailleurs.

C'est pour vous montrer que les gens qui se mettent dans un certain état mystique n'ont pas tous été des hallucinés mais voient tous un même soleil, et quand Mahomet demande à l'Ange Gabriel qui lui apparaît : « *Comment t'appelles-tu ?* » L'ange lui répond : « *Je suis le pronom du nom, le « al lah» (Allah).* »

Prenez l'histoire de tous les révélateurs, et vous serez saisis de respect et d'admiration, parce qu'ils traduisent tous quelque chose qui est de l'autre côté.

Voilà pourquoi une religion, quelle qu'elle soit, est toujours plus intéressante qu'une philosophie. La philosophie meurt avec le philosophe qui l'a créée, quelquefois même pendant qu'il vit, parce qu'elle n'a pas de racines dans l'invisible. Une religion vit par les racines qu'elle a de l'autre côté.

Le Bouddhisme, qui se répand actuellement en Europe par la doctrine de la réincarnation, par la doctrine de Karma, peut susciter des polémiques (personnellement je ne suis pas d'accord avec des Bouddhistes sur tous les points), mais il faut reconnaître que le Bouddhisme et l'idée de la réincarnation sont les seules notions qui peuvent sauver les Blancs des malheurs vers lesquels ils courent.

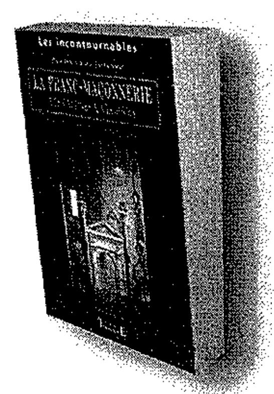
Les Blancs n'ont plus qu'une religion : l'argent, ils se figurent que c'est l'idéal terrestre. Il n'y a que la réincarnation qui peut les arracher à cette idée, parce que n'étant plus assez religieux, on est positif. La doctrine de la réincarnation est un élément de mystique positive, si vous me passez l'accouplement de ces deux mots. C'est pourquoi la doctrine de Bouddha mérite notre étude.

En conclusion, je tiens à vous dire deux mots sur le dalaï-lama qui est une réincarnation d'initié, et qui a une faculté intuitive extrêmement curieuse : il parle toutes les langues des personnes qui sont devant lui, il saisit l'esprit de la langue de celui qui est devant lui et lui répond dans cette langue.

Une expérience a été faite par Swan-hédin, voyageur suédois qui a été à Lhassa. Il a vu le dalaï-lama et lui a parlé un patois allemand ; l'autre lui a répondu dans le même patois.

Quand deux initiés se rencontraient dans l'antiquité, ils rompaient le pain et buvaient au même verre la liqueur fermentée, le vin : autrement dit, ils communiaient au pain et au vin de vie. C'est pour vous montrer qu'à toute époque, dans toutes les religions, vous trouverez des symboles communs.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous



Marie Delclos et Jean-Luc Caradeau se sont attachés à une immense tâche et le fruit de leur recherche a donné un ouvrage monumental, une véritable fresque historique qui couvre ***La franc-maçonnerie des origines à nos jours*** [1]. De fait, les auteurs nous proposent un voyage aux sources mêmes de la franc-maçonnerie : c'est ainsi que, après quelques considérations sur « l'outil et la pierre à l'origine de l'homme », ils nous entraînent à la découverte « de l'architecture et du sacré » à travers l'Inde, la Chine, la Mésopotamie, l'Égypte, la Grèce et Rome. Puis, poursuivant leur recherche, ils nous replongent dans le Moyen Âge qui, pour eux, représente « la préhistoire de la franc-maçonnerie occidentale ». Les époques succédant aux époques, nous traversons des siècles où justement se croisent l'histoire et les légendes et nous arrivons au 24 juin 1717, date qui vit la naissance officielle de la franc-maçonnerie dans sa forme moderne quand se constitua dans une taverne londonienne demeurée célèbre à ce titre la Grande Loge de Londres. « L'Oie et le Gril » (c'est le nom suggestif de cette taverne) est restée figée dans la mémoire de tous les francs-maçons du monde. C'est à cette date, même si de nombreux historiens en contestent l'importance, que la franc-maçonnerie est entrée dans l'histoire du monde dont elle est devenue un des acteurs discrets, ce qui ne veut pas dire qu'elle agisse souterrainement. Avec une objectivité rare, les auteurs de cet ouvrage fort complet et très documenté ne font pas mystère des zones obscures qui apparaissent ça et là dans l'histoire mouvementée de l'Ordre. Mais, ils savent aussi mettre en pleine lumière les instants forts de la maçonnerie. Leur analyse de la maçonnerie française pendant la période révolutionnaire et post-révolutionnaire est particulièrement remarquable : ne reconnaissent-ils pas que, sous l'empire, (n'oublions pas que les frères de Napoléon Ier ainsi que la majorité de ses maréchaux étaient francs-maçons), les frères propagèrent dans les pays conquis et occupés les idées de liberté, d'égalité et de

[1] *Marie Delclos et Jean-Luc Caradeau,* La franc-maçonnerie des origines à nos jours, *éditions Trajectoire, mai 2006 – 644 pages – 24,50 €.*

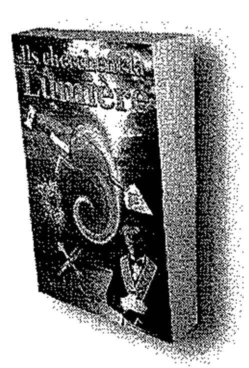


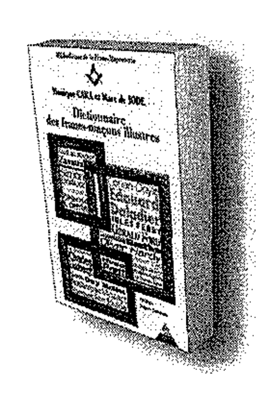
fraternité issues de la Révolution ? Les auteurs citent Daniel Ligou qui écrivit : « *la Maçonnerie, sous les aigles, a répandu dans toute l'Europe l'idéal des lumières et bien souvent l'idéal national.* » Ce qui ne signifie d'aucune manière que les francs-maçons du 18e siècle aient été à l'origine de la Révolution comme le propage à l'envi une idée reçue et solidement ancrée. Dans l'étude de la franc-maçonnerie contemporaine, Marie Delclos et Jean-Luc Caradeau livrent une analyse très fine des divers courants maçonniques. Ils rappellent, et cela est important, que « *il n'y a jamais eu d'affaires maçonniques* » et que si des frères occupant des postes importants ont pu être mêlés à des scandales politico-financiers notamment sous la IIIe République, cela n'engage en rien la responsabilité et la respectabilité de l'Ordre en tant qu'institution. L'anti-maçonnisme, en grande partie fondé sur la haine et la mauvaise foi, trouvera son apogée sous le régime de Vichy. Mais, pareille au phénix renaissant de ses cendres, la franc-maçonnerie a retrouvé sa raison d'exister en tant que gardienne des valeurs spirituelles même si elle éprouve de grandes difficultés à survivre dans un monde en pleine mutation culturelle qui s'éloigne de ses racines. C'est en toute liberté de jugement que nous affirmons que ce livre constitue un ouvrage incontournable pour tous ceux qui désirent, de l'intérieur comme de l'extérieur, mieux connaître et mieux comprendre la franc-maçonnerie tout en voulant rompre avec les préjugés désuets et les ragots colportés par ses adversaires, lesquels sont en général bien incapables de dire sur quoi ils fondent leur adversité.

Justement et fort à propos, nous avons entre les mains un ouvrage qui, en quelque sorte, fait écho au précédent. **Jean Nicaise**, franc-maçon belge, nous livre ses réflexions surgies au cours de « son itinéraire personnel » au sein de l'Ordre. Le titre de son ouvrage est évocateur : ***Ils cherchent la Lumière***[2]. Car il est vrai que même en notre époque qui s'enlise dans le matérialisme, il y a encore des hommes et des femmes qui veulent cultiver un idéal. Dans sa préface, Hervé Hasquin écrit que « *la vie maçonnique est perpétuellement traversée par des surprises intellectuelles et humaines [et que] elle reste un éternel questionnement qui nourrit l'intelligence, le cœur et la vie* ». Au fil de sa propre histoire maçonnique, l'auteur nous retrace celle de la maçonnerie belge sur laquelle il s'est penché dès ses premiers pas dans l'ordre, pensant à juste titre qu'il est important de connaître l'historique

[2] *Jean Nicaise,* Ils cherchent la Lumière, *éditions Mémogrammes, Bruxelles, novembre 2005. 192 pages – 20 €.*

d'une organisation à laquelle on appartient. Le regard de Jean Nicaise demeure critique tout au long de son livre comme s'il voulait cacher par pudeur le bonheur qui est le sien d'avoir été un jour admis dans cet Ordre prestigieux et élitiste. Au sortir d'une jeunesse marquée par l'enseignement religieux, il découvre un univers dont il ne connaissait rien ou peu de choses si ce n'est la méfiance trop souvent malveillante qui rôde autour de celui-ci. On sent que son initiation, dont il nous livre ses impressions, a constitué un des moments les plus importants de son existence mais tel est le lot de tous les maçons sincères, nous voulons parler de ceux qui, en entrant en loge, ne nourrissent aucune arrière-pensée affairiste ou carriériste. Plus tard, élu vénérable de sa loge, il verra s'ouvrir devant lui de nouveaux horizons. À la fin de son mandat, il quittera la Belgique pour goûter une retraite paisible dans le Midi de la France. « *Un parc aux essences méditerranéennes et ses massifs fleuris en toutes saisons accompagnent mes réflexions et animent le souvenirs d'une vie comblée en tous domaines* », écrit-il en conclusion.





Monique Cara et **Marc de Jode** présentent à leur tour un ***Dictionnaire des francs-maçons illustres*** [3]. Roger Dachez, président de l'Institut Maçonnique de France, écrit dans sa préface que « *la franc-maçonnerie est une institution qui joue, depuis bientôt trois siècles, un rôle singulier dans la culture européenne et même mondiale puisque, dès le milieu du XVIII*e *siècle, sa diffusion était en effet universelle* ». Je pense qu'il n'est jamais inutile de connaître les personnages qui, au cours de ces trois siècles, ont participé à divers titres au rayonnement de la franc-maçonnerie. Ces personnages sont, pour la plupart d'entre eux, connus du grand public car ils ont joué un rôle dans l'Histoire générale et nul n'ignore les noms du célèbre

[3] *Monique Cara et Marc de Jode,* Dictionnaire des francs-maçons illustres, *préface de Roger Dachez, Dervy, mai 2006 – 220 pages – 15,50 €.*

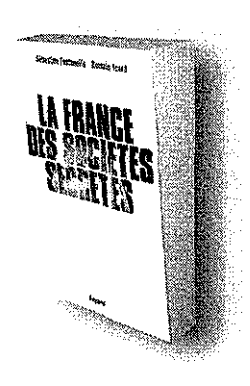


chef de guerre algérien et cheikh d'une grande confrérie soufie Abd-el-Kader et du grand écrivain naturaliste que fut Émile Zola, ces deux personnages, en raison de l'ordre alphabétique, ouvrant et fermant respectivement ce dictionnaire riche de près de trois cents noms. Nous savons que les francs-maçons ont pour fâcheuse habitude de *ratisser large*, c'est-à-dire d'intégrer à leurs nomenclatures des personnalités flatteuses qui n'ont souvent aucun lien, même lointain, avec l'Ordre. Ici, avec une honnêteté qu'il est agréable de saluer, les auteurs de ce dictionnaire ne cachent pas leurs doutes quant à la réalité d'une appartenance à la franc-maçonnerie de certains des personnages cités. Ils évoquent par exemple le poète Alfred de Vigny, fils de maçon mais dont l'initiation relève de la seule présomption, ou le philosophe René Descartes qui, s'il est avéré qu'il fréquenta la confrérie des Rose+Croix en Allemagne, ne fut pas maçon *stricto sensu*, ou encore le général De Gaulle qui a droit à la reconnaissance des frères pour avoir promulgué, en décembre 1943, à Alger, une ordonnance restaurant les obédiences maçonniques françaises dans leurs droits, droits que Vichy avait abolis en 1940. François Mitterrand ne fut pas davantage franc-maçon et fut seulement victime d'une homonymie avec Jacques Mitterrand, ancien Grand-Maître du Grand Orient de France. Cette homonymie servit ses ennemis politiques qui entretinrent la confusion dans le but de le desservir auprès des adversaires de l'Ordre. Quant à Napoléon Bonaparte, les auteurs de ce dictionnaire avouent que le mystère sur son éventuelle initiation maçonnique persiste, même si les historiens continuent à débattre sur le bien ou le mal-fondé de cette éventualité, sachant que si son père, ses frères, ses ministres et ses maréchaux étaient francs-maçons, son nom et son prénom ne figurent sur aucun registre de loge. Ce dictionnaire a aussi le mérite de montrer aux non-maçons que la franc-maçonnerie a compté dans ses rangs des hommes (et quelques femmes) honorablement connus, ce qui ne peut que la rendre crédible et l'extraire des stupidités qui se traînent ça et là.

La franc-maçonnerie n'est pas une société secrète, cela est un fait établi sur lequel on ne saurait revenir. Pourtant, deux journalistes, **Sébastien Fontenelle** et **Romain Icard**, dans un livre-enquête au titre pompeux et

[4] *Sébastien Fontenelle et Romain Icard, La France des sociétés secrètes, Fayard, mai 2006 – 350 pages – 20 €.*

accrocheur ***La France des sociétés secrètes*** [4], s'en donnent à cœur joie dans l'amalgame que je crois résulter davantage d'une analyse trop sommaire de faits qui regardent plus la justice que la philosophie que d'une malveillance. Je m'explique : alors que les sociétés secrètes, réalité en soi, sont de nature politique et se différencient à la fois des sectes et des ordres initiatiques, même si elles s'efforcent de ressembler à ces derniers dans le but de semer la confusion dans les esprits peu aiguisés, nos auteurs se sont limités à celles qui se réclament des « Templiers ». On sait que les ordres néo-templiers pullulent, certains revendiquant une filiation fantaisiste avec les templiers des croisades tandis que d'autres, plus dangereux, véhiculent des idées d'extrême-droite, voire néo-nazies. Au fil des pages de ce livre, on visite des sociétés très différentes tant dans leur façon de se conduire que dans leur projet. L'Ordre de Malte, le Prieuré de Sion (rendu célèbre par le *Da Vinci Code*, gigantesque arnaque intellectuelle), l'Amorc, l'Ordre du Temple Solaire, le SAC (Service d'action civique) et, bien entendu, la franc-maçonnerie qui, dans une de ses branches traditionnelles et chrétiennes, inclut des grades dits chevaleresques cependant sans aucun rapport avec ces lubies néo-templaristes. Ce livre qui se veut sans doute pamphlétaire (mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le talent d'un Léon Daudet) n'apporte rien qui ne soit déjà rabâché dans mille et un brûlots. Pas de ces révélations croustillantes que laisserait espérer le titre faussement prometteur. Pas de ces découvertes sensationnelles qui font trembler le gogo frileux toujours en quête de rêves et de mirages. Peut-être que les auteurs de ce livre ont voulu banaliser, démystifier ces sociétés secrètes. Si tel était leur but, je ne suis pas certain qu'ils l'aient atteint. Le mystère fait toujours recette et nourrit les fantasmes d'un monde fragilisé, déraciné et en proie à des interrogations qui demeurent sans réponse et laissent grandes ouvertes les portes par lesquelles s'infiltre l'irrationnel revêtu d'un semblant de raison.







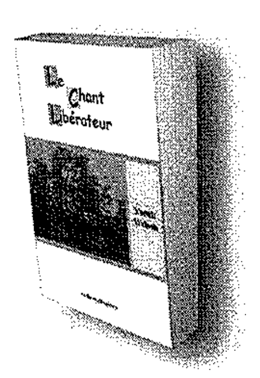
Puisque nous en sommes au rayon des pseudo-mystères, saluons **Frédéric Pineau** qui a découvert (enfin, serions-nous tentés de dire) ***La clef du Temple*** [5]. Vous l'aurez peut-être deviné, il s'agit de cette fameuse énigme de Rennes-le-Château dont on ne verra jamais la fin, même si l'auteur nous affirme sur la couverture de son ouvrage et en sous-titre qu'il en détient la solution. Dans son prière d'insérer, l'auteur nous indique qu'il entend rompre avec « *la légende [qui] veut que [l'abbé Béranger Saunière] ait trouvé un trésor grâce aux manuscrits* ». Et il poursuit en ces termes : « *Mais la vérité se veut être plus profonde et spectaculaire.* » En vérité, on retrouve dans ce livre un inventaire de toutes les hypothèses connues (car on ne compte plus le nombre d'ouvrages publiés sur cette affaire) avec les inévitables peintures d'Eugène Delacroix visibles dans l'église parisienne Saint-Sulpice et celle de Nicolas Poussin et ses « Bergers d'Arcadie ». Mais, l'auteur, tout au long de sa minutieuse enquête, s'emploie à chercher une explication différente et plus scientifique que toutes celles qui ont été livrées précédemment et, pour ce faire, il n'hésite pas à démonter certaines légendes bâties autour de cette affaire. Ce qui lui fait écrire que « *l'affaire de Rennes-le-Château se présente comme un empilement de mystères de natures diverses venus s'accumuler au fil du temps jusqu'à recouvrir totalement la vérité première, celle de parchemins dissimulés dans l'église du village* ».



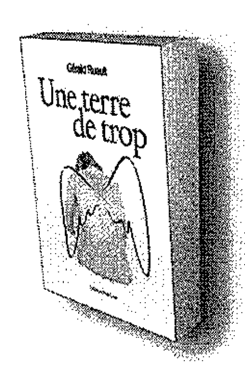
Nous ne saurions ignorer le rôle prépondérant du voyage dans toute démarche à caractère initiatique et, ce, dans à peu près toutes les traditions. Considéré à l'égal de l'enseignement des dieux, ***Le voyage initiatique*** [6] fait l'objet d'un ouvrage de **Daniel Béresniak** qui nous a quittés il y a peu de temps. Psychanalyste, historien et écrivain, Béresniak s'était spécialisé dans l'histoire des idées, des mythes et des comportements. Dans le présent ouvrage, il nous conte les

[5] *Frédéric Pineau,* La clef du Temple, *Dervy, mai 2006 – 272 pages – 19,50 €.*

[6] *Daniel Béresniak,* Le voyage initiatique, *éd. Detrad, avril 2006 – 144 pages – 13,50 €.*



« aventures légendaires » de quelques voyageurs célèbres tels Abraham, Ulysse, Jason, Rosenkreutz, Robinson, parmi d'autres. Le voyage initiatique est une quête d'ordre spirituel et une des plus belles allégories qui se puisse cultiver.
Déjà auteur de deux livres sur le thème de la psychophonie (psychothérapie basée sur le chant) : *Chanter pour vivre et Renaître par le chant*, **Yseult Welsch** nous offre aujourd'hui le troisième volet de cette étude avec ***Le chant libérateur*** [7]. « *Outre les racines terrestres représentées par nos deux lignées, il y a également nos racines spirituelles qui sont les informations contenues dans la graine de conscience que nous avons amenées à la naissance,* écrit l'auteur à propos de nos « racines spirituelles ». Pour les approcher, il y a le chant et la psychophonie grâce auxquels « *notre crainte de la vie s'estompera et notre créativité se libérera. Nous nous verticaliserons, ferons le lien entre ciel et terre et deviendrons des êtres spirituels incarnés* ».



Un roman nous a été envoyé récemment. Bien que cette rubrique n'ait pas vocation à présenter les ouvrages romanesques, nous ferons une exception pour celui de **Gérald Ruault** qui nous conte les mésaventures de deux êtres, le père et sa fille, tous deux en proie au désarroi moral qu'engendre une vie dissolue où se croisent l'alcool, la drogue et la luxure. ***Une terre de trop*** [8] est écrit dans un style direct, cru, parfois choquant qui s'accorde cependant à cette histoire de manipulation mentale où la violence est omniprésente. Ce roman se veut être, de l'avis de son éditeur, un récit ésotérique. Je ne partage pas cette analyse qui ne me semble pas refléter la réalité. Bien entendu, je joue le jeu et ne vous révélerai pas la chute qui n'a pas vraiment répondu à mon attente.

[7] *Yseult Welsch,* Le chant libérateur, *éd. du Mercure Dauphinois, avril 2006 – 72 pages – 10 €.*
[8] *Gérald Ruault,* Une terre de trop, *éditions Bébévent, 2e trimestre 2006 – 324 pages – 20,50 €.*

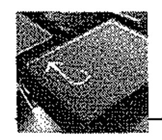


Claude Delbos se passionne pour la vie des habitants du Marais de Riez (en Vendée) et cela lui a inspiré un roman historique qu'il a intitulé ***La sorcière, le mage et l'alchimiste*** [9]. Ce roman qui tient le lecteur en haleine est le prétexte à dépeindre les pratiques occultes en usage courant dans cette région encore peu christianisée au début du 17e siècle. Magie, sorcellerie et alchimie constituent les fondements de ces pratiques païennes dont nous ne sommes pas certains qu'elles ont été de nos jours complètement abandonnées. Ce roman se lit avec plaisir et constitue un document précieux du point de vue historique.

Lors d'un récent séjour que je fis à Madrid et à l'issue d'une conférence publique que j'y ai donné, un ami espagnol m'a offert son livre. Spécialiste de la médecine homéopathique et directeur d'un laboratoire spagyrique, **Juan Carlos Avilés** a publié, en 2002, un précis d'homéopathie et de thérapie biologique sous le titre ***Prontario de Homeopatía y terapias biológicas*** [10]. Il n'est point nécessaire d'être un hispanophone distingué pour lire ce traité car l'on sait que, dans le domaine scientifique, il y a une certaine uniformité linguistique tout au moins pour ce qui concerne les langues européennes. Dans son avant-propos, l'auteur nous précise que « *le projet de ce livre est de clarifier les conceptions basiques des différents systèmes homéopathiques* ». Après un survol des aspects sociaux et législatifs de l'homéopathie dans quelques pays, Juan Carlos nous expose les principes généraux de cette branche médicale et les différentes écoles qui y participent avant de définir les différentes méthodes employées dans l'élaboration des dilutions. Plus loin, cette étude très complète débouche sur la spagyrie de Paracelse qui nous permet de rencontrer une nouvelle fois cette attachante personnalité de la première moitié du 16e siècle. Entrant dans un domaine plus pratique, l'auteur nous initie à la pratique clinique de l'homéopathie en dressant l'inventaire exhaustif des diverses maladies organiques et des préparations aptes à les traiter. Enfin, un index alphabétique de la pharmacologie homéopathique précède une revue des autres thérapies biologiques, telle l'oligothérapie. Ce précis constitue une véritable bible de l'homéopathie qui met cette science à la portée de tous et qui se présente comme un guide pratique à l'usage des praticiens aussi bien que des malades.

---

[9] *Claude Delbos, La sorcière, le mage et l'achimiste, éd. Detrad, juin 2006 – 240 pages, 21,50 €.*
[10] *Juan Carlos Avilés, Prontario de Homeopatía y terapias biológicas, Edaf, Madrid, 590 pages.*



Bruno Le Chaux a surfé pour vous

Voici deux nouveaux sites de qualité à découvrir ou à redécouvrir ainsi qu'une présentation brève de l'encyclopédie libre Wikipédia.

La Rose Bleue : www.la-rose-bleue.org
Ce très beau site consacré à la Tradition Occidentale comprend de nombreux textes de qualité. On y trouve notamment des biographies de quelques auteurs marquants, des études et exposés de l'auteur du site, des commentaires et travaux connexes de visiteurs. On peut également accéder à un forum de discussion.

L'encyclopédie libre Wikipédia : http://fr.wikipedia.org
Certains articles du site La Rose Bleue ont été repris dans l'encyclopédie libre Wikipédia et suivent depuis une évolution parallèle. On trouvera notamment l'article concernant la bibliographie d'Eliphas Lévi : **http://fr.wikipedia.org/wiki/Eliphas_Lévi** et d'autres encore.

Je profite de cette transition pour vous recommander chaudement cette encyclopédie sur Internet dont les articles sont écrits par tous. Il n'en existe pas de version papier car elle est entièrement dédiée au Web et son contenu évolue tous les jours. N'hésitez pas vous aussi à contribuer en publiant (ou corrigeant) un article.

Autour de M. Philippe de Lyon : http://perso.orange.fr/tadou/philippe
Encore un très beau site consacré, lui, à ce cher Maître Philippe. En plus des diverses informations relatives à Nizier Anthelme Philippe, on trouvera des rubriques sur des personnages connus comme Jean Chapas, Emmanuel Lalande, Sédir (une partie est consacrée aux Amitiés Spirituelles, association fondée par Sédir en 1920 et encore en activité) Phaneg, Gérard Encause (Papus)... Bref, un site très agréable à rajouter à vos favoris.

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur www.initiation.fr

LES « JOURNÉES PAPUS 2006 »

**organisées par l'Ordre Martiniste
se dérouleront
du 20 au 22 octobre 2006**

**Le vendredi 20, à 19 heures 30,
dans la salle de l'Ordre Martiniste
5/7, rue de la Chapelle, 75018 PARIS,
(code d'accès : 85 B 27),
nous entendrons une conférence
du docteur Jean-Luc Saladin :
« Anthropologie et christianisme
sous l'éclairage de René Girard. »**

**Le dimanche 22, à 10 heures très précises,
nous nous réunirons au cimetière du Père-Lachaise
(entrée Gambetta)
pour nous recueillir sur la tombe
de Papus et de Philippe et Jacqueline Encausse.**

**Puis, un déjeuner fraternel nous rassemblera,
à 12 heures 30,
dans les salons de la Mutualité,
24, rue Saint-Victor, Paris 5e**

***Renseignements et inscriptions auprès de
Maria et Emilio Lorenzo, OM
5/7, rue de la Chapelle 75018 PARIS***

Inventaire des numéros disponibles au 30/09/2006

1953 - 1 - 6	1954 - *1* - 2 - *3* - 4	1955 - *1* - *2* - *3* - *4*
1956 - *2*	1957 - *1*	1958 - *1* - 2
1959 - *1* - 2	1960 - 1 - 2 - 3 - 4	1961 - 1 - 2 - 3 - 4
1962 - *1* - 2 - 3 - 4	1963 - 1 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 2 - 3 - 4
1965 - *1* - 2 - 4	1966 - 1 - 2 - 3 - *4*	1967 - *1* - 2
1968 - 1 - 2 - 3 - 4	1969 - 1 - 4	1970 - *1* - 2 - 3 - 4
1971 - *1* - 2 - 3 - 4	1972 - *1* - 2 - 3 - 4	1973 - *1* - 2 - 3 - 4
1974 - *1* - 2 - 3 - 4	1975 - *1* - 2 - 3 - 4	1976 - 1 - 2 - 3 - 4
1977 - 1 - 2 - 3 - 4	1978 - 1 - 2 - 3 - 4	1979 - 1 - 2 - 3 - 4
1980 - *1* - 2 - 3 - 4	1981 - 1 - 2 - 3 - 4	1982 - 1 - 2 - 3 - 4
1983 - 1 - 2 - 3 - 4	1984 - 1 - 2 - 3 - 4	1985 - 1 - 2 - 3
1986 - 1 - 2 - 3	1987 - 1 - 2 - 3 - 4	1988 - 1 - 2 - 3 - 4
1989 - 1 - 2 - 3 - 4	1990 - *1* - 2 - 3 - 4	1991 - *1* - 2 - 3 - 4
1992 - 2 - 3 - 4	1993 - 3 - 4	1994 -
1995 - *3*	1996 - 2 - 3	1997 - 2 - 3
1998 - 1 - 4	1999 - *4*	2000 - 3 - 4
2001 - 3 - 4	2002 - 2 - 3 - 4	2003 - 1 - 2 - 3 - 4
2004 - 2 - 3	2005 - 2 - 3 - 4	2006 - 1 - 2

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €
Pour les numéros qui ne sont plus disponibles,
il est possible de commander des photocopies
au même prix et aux mêmes conditions.
Ces numéros épuisés figurent en *italique* dans le tableau ci-dessus.

SOMMAIRES 2005

N° 1 – Éditorial – Les deux Saint-Jean (2e partie) par François Bertrand – En écoutant N.P. saint Jean de la Croix, poème de Marielle-Frédérique Turpaud – Le christianisme ésotérique, par Didier Vérick – Le martinisme en Bohême, par Horev – Abel et Caïn, par Pierre Lengyel – Catharisme et néo-catharisme, Déodat Roché, par Dominique Dubois – Les cathédrales préhistoriques, par Manuel Ruiz – La mort et l'au-delà, (2e partie), par Phaneg – Les livres, les revues, les disques et les informations.

N° 2 – Éditorial – *In memoriam*, M. Philippe de Lyon, thaumaturge, par Philippe Dugerey et Philippe Collin – Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XXe siècle, par Marijo Ariëns-Volker – Les deux Saint-Jean (3e partie) par François Bertrand – Le cep et la vigne, par Christine Tournier – Article sur l'ouvrage de Patrick Négrier : Gurdjieff, maître spirituel, par Paul Beekman Taylor – Les livres, les revues, les disques et les informations.

N° 3 – Éditorial – Au revoir, Michel, par Brice Mebo – *In memoriam* : Cagliostro : Qui était Cagliostro et où Cagliostro puisa-t-il son enseignement ?, par Denis Labouré ; simples propos sur le sceau de Cagliostro, par Bruno Marty ; l'interrogatoire de Cagliostro ; une citation de Cagliostro – Concordance Bible-Égypte, par Patrick Négrier – Côté cour, côté jardin (1re partie), par Arthur Brunier-Coulin – Les deux saint Jean (4e partie et fin), par François Bertrand – Musique chrétienne contemporaine, par Vladimir Matusiak – Les livres – Les revues – Note aux abonnés – Informations – Le Germe.

N° 4 de 2005 - L'humilité, conte mystique peul - La Tour Dieu, poème de Carl Christaki - L'air, par Marc Maumon - Vertus et vices, une petite histoire du bien et du mal, par Hector Launay - Histoire de Lucie, par Christine Tournier - Côté cour, côté jardin (2e partie), par Arthur Brunier Coulin - Le passé éclaire l'avenir, par Alain Colliard et Jean-René Martel - Le Clos Landar, par Philippe Collin - *In memoriam* Cagliostro, un addendum, par François Bertrand - Journées Papus 2005.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2006

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR63 3004 1000 0108 2884 0U02 008
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2006)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2006

Nom.. Prénom..................................
Adresse..
Code postal.................. Commune...
Date__/__/ 200_ Signature________________________

Tarifs 2006

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOMTOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

« Le G.E.R.M.E. »

vous propose des conférences
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 heures 30,
Maison des Associations
2 bis, rue du Château 92200 Neuilly sur Seine (M° Pont de Neuilly)
contact : 06 89 35 85 59

le mercredi 4 octobre 2006 :
« Ésotérisme et poésie » par Yves-Fred Boisset ;
le mercredi 6 décembre 2006 :
« L'église inversée » par Jean Pataut.

Et des échanges de vue
aux dates ci-dessous, à 19 heures 30,
170, avenue d'Italie 75013 Paris (M° Maison-Blanche)
code 6317 – contact : 06 89 35 85 59

Le thème général choisi pour cette année 2005/2006 est le suivant !
« LES GRANDES ALLÉGORIES INITIATIQUES ».

Ce thème général se déclinera en cinq sujets d'étude
selon le calendrier suivant :

Lundi 16 octobre 2006 : « Le miroir » ;
Lundi 18 décembre 2006 : « le labyrinthe » ;
Lundi 19 février 2007 : « les voyages » ;
Lundi 16 avril 2007 : « la poésie» ;
Lundi 18 juin 2007 : « L'Éternel féminin ».

L'accès à ces réunions est libre et entièrement gratuit.
Peuvent y participer toutes les personnes intéressées
par l'étude de l'Histoire et de la Tradition.

Contacts : Yves-Fred Boisset, 69/89, rue Jules Michelet, 92700 Colombes
Téléphone et télécopie : 01 47 81 84 79 - Mobile : 06 89 35 85 59
Courriel : yvesfred.boisset@papus.info
Site : www.initiation.fr et www.yvesfred.com